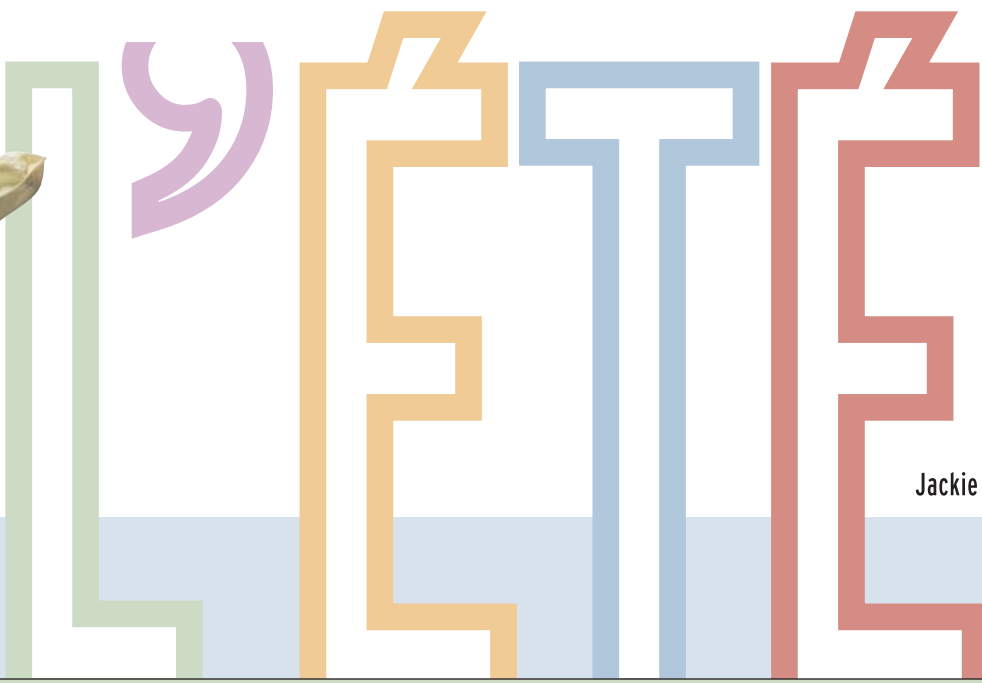




Des livres et des jardins... de Métis

Page 3



Jackie Chan



Le nouveau Charlie Chaplin

Page 5

FESTIVALS > LECTURES > ARTS+SPECTACLES

La Presse

CAHIER B | LA PRESSE | MONTRÉAL | DIMANCHE 2 SEPTEMBRE 2001

| ORIGINAUX ET PATENTEUX |

L'ART D'ÊTRE NAÏF



JOCELYNE LÉPAGE

SAINT-MATHIEU-DU-PARC — «On n'a pas d'adresse, mais c'est en haut de la côte aux boîtes à lettres», dit la femme qui répond au téléphone chez Sylvain Bouchar (sic), à la station de ski de Saint-Mathieu-du-Parc. Saint-Mathieu est un petit village paisible entouré d'une quinzaine de lacs où les moteurs sont interdits, situé à une dizaine de kilomètres au sud du parc de la Mauricie. «Vous ne pouvez pas rater la maison, c'est celle où il y a une auto toute bariolée devant», ajoute la dame. Pas seulement une auto, avons-nous découvert sur place, mais aussi une baignoire dans la cour, des bidons de lait, un crazy carpet, des piquets de clôture... tous remplis de bord en bord de petits bonshommes qui font la fête et s'envoient en l'air, avec ou sans tuque, selon la saison représentée. Dans des couleurs bonbons, joyeuses et contrastées, presque phosphorescentes.

Sylvain Bouchar, 33 ans, grand fan du pat-chouli — cette essence qu'affectionnaient les hippies à la fin des années soixante — est le responsable de ces exubérances. Il nous attendait fébrilement, il y a quelques jours, visiblement ravi de faire le tour du propriétaire, avant de nous entraîner dans son atelier, sorte d'ancien poulailler qu'il chauffe au poêle à bois par temps froid. Alors là, la folie est partout répandue. Le réfrigérateur — qui sert de bibliothèque — le grille-pain, le siège de toilettes pendu au mur, les tasses, la cafetière, le micro-ondes, le téléphone... mais aussi des objets anciens dont une glacière à Seven Up des années quarante «qui vaut 500\$ non peinte», tous les objets ont été passés au pinceau lumineux de Sylvain Bouchar.

Et nous ne sommes par encore entrés dans la maison du jeune homme où l'invasion a pris naissance. Mais comment cela a-t-il commencé?

C'est arrivé en 1994, explique le peintre hyperactif qui fut alors contraint de ralentir ses activités à la suite d'une entorse lombaire avec complications. Il s'est d'abord acheté un chalet en morceaux de bois de cèdre embouffetés, dans une station de ski parce qu'il aime faire du ski. «Je faisais déjà de la peinture naïve, dit-il, mais je trouvais le résultat ordinaire. J'ai réfléchi et je me suis dit qu'il fallait que je trouve autre chose à faire que des tableaux. Je voulais sortir de l'ordinaire, réaliser des choses que les autres ne font pas, pour attirer l'attention. J'ai commencé par enlever le D à mon nom, et à peindre sur des objets» — en fait il a tapissé l'intérieur de sa maison de scènes d'hiver — à écrire des mots à l'envers... J'ai peint les bords intérieurs d'une piscine, les comptoirs d'un boucher de Shawinigan, j'accepte toutes les commandes.»

Sylvain Bouchar, homme passionné et al-lumé, raconte naturellement et même naïvement son histoire comme si l'art de devenir un peintre naïf était quelque chose qui s'apprenait. Il paraît, qu'en effet, cela s'apprend. En tout cas, la recette a porté fruit.

Voir NAÏF en B2



Pour sortir de l'ordinaire, Sylvain Bouchar a commencé par enlever le D de son nom de famille.

Photos ROBERT MAILLOUX, La Presse ©

JEUDI PROCHAIN
La Presse

NE MANQUEZ PAS NOTRE
SUPPLÉMENT SUR
L'OMNIUM CANADIEN



Special
Golf
Omnium
canadien

FILL66P

NAÏF

Suite de la page B1

Il n'est pas encore assez riche pour subvenir à tous ses besoins sans travailler à l'extérieur deux jours par semaine — il nettoie des systèmes d'évacuation — mais il expose dans les galeries spécialisées dont celle de Janine Blais à North Hatley ; des collectionneurs s'intéressent à lui, il a un agent, qui est amérindien, et de plus en plus d'écoles et d'hôpitaux ont recours à ses services pour animer les murs (et les enfants) de leurs institutions. Et il est répertorié sur le site de la Société des artistes indisciplinés (www.sai.qc.ca). « À l'école Trois-Soleils de Hérouxville, j'ai travaillé avec 250 enfants, dit-il. On a peint tous les murs. Eux font les dessins, puis après, moi je les finis et les embellis. J'ai fait huit écoles l'hiver dernier. Dans les hôpitaux pour enfants, j'anime des événements spéciaux. Ma peinture a des effets sur les autistiques. »

Ce gars-là est aussi un débrouillard. Sa voiture lui a été fournie par Honda Lallier de Charlesbourg, par exemple. Il fait du troc pour obtenir des biens ou des services. Il a un site sur le Net : www.geocities.com/boucharpeintrenaif qui aura bientôt une version en anglais. Sylvain Bouchar veut absolument se faire connaître pour un jour ne vivre que de son art.

Un exemple : « Vous voyez cette scène, dit-il, en montrant cette fois un tableau. C'est un mariage devant l'église Notre-Dame-de-la-Victoire à Québec. Si vous regardez bien, vous verrez que les deux mariés portent la moustache. C'est un tableau pour homosexuels. Ils aiment souvent l'art naïf. Je veux être invité à *Sortie gaie* (animée par André Montmorency à Canal Vie), j'aimerais tellement ça ! »

Bouchar sans D, qui a fait deux ans en sciences de l'éducation à l'université, croyant devenir instituteur comme son père, connaît bien les règles de l'art dit naïf — scènes joyeuses, pas de respect pour la perspective, couleurs appétissantes, dessin pas trop adroit... « Quand je fais des croquis sur place, dit-il, je me donne pas plus de quatre minutes, sinon je vais dessiner trop de détails, ça va perdre en spontanéité... » Mais si jamais vous lui rendez visite — tout le monde peut aller chez lui où il vend ses choses —, vous constaterez que ce gars-là, même s'il fait consciemment de l'art naïf, a une certaine candeur bien réelle qui explique la fascination que ses oeuvres exercent sur ceux qui les voient.

Pour se rendre à Saint-Mathieu-du-Parc depuis Montréal, prendre l'autoroute 40 jusqu'à Louiseville, traverser la ville et emprunter la route 349 vers Saint-Paulin. Là, suivre la 351 qui passera par Saint-Élie-de-Caxton pour aboutir à Saint-Mathieu-du-Parc. La station de ski de Saint-Mathieu est à la sortie du village, à la frontière de Saint-Gérard-des-Laurentides. Entrer sur le terrain de la station et prendre le premier chemin à gauche jusqu'en haut.



Photo ROBERT MAILLOUX, La Presse ©

Un crazy carpet revu par Sylvain Boucher.

LE CALVAIRE DE SAINT-ÉLIE

Un attrait touristique

JOCELYNE LEPAGE

SAINT-ÉLIE - Saint-Élie-de-Caxton est un village de 1500 habitants situé entre Saint-Paulin et Saint-Mathieu-du-Parc. À première vue, rien de bien particulier ne le distingue des autres villages de la Mauricie et on peut le traverser en trois minutes sans en conserver un souvenir impérissable. Sauf si on a levé les yeux au ciel au bon moment en passant devant l'église. On découvre alors une croix qui se dresse hautement au sommet d'une colline. Cela n'a rien d'extraordinaire en soi, sauf que cette croix n'est pas seule. Il y aussi une sorte de bâtiment en pierres surmonté d'un dôme d'allure byzantine et d'autres formes que l'on repère à différents endroits dans le flanc de la colline. Tout ça derrière le cimetière qui est derrière l'église.

Allons voir. Ma foi, c'est un calvaire ! Un impressionnant chemin de croix dont les quatorze stations sont installées à plusieurs mètres les unes des autres le long d'un sentier abrupt et sinueux aménagé dans un bois. Chaque station, sorte de boîte debout en fausses pierres peintes, contient une scène sobrement sculptée représentant les étapes de la Passion du Christ.

Une certaine appréhension peut gagner le visiteur à parcourir ainsi une histoire, en trois dimensions, de chute, de torture, de pleurs et de mort. Et c'est avec une certaine crainte qu'il ira, à bout de souffle devant la 14^e station, ouvrir la porte de ce qui ressemble à une chapelle, une porte qui s'ouvre sur un gisant dont le coeur saigne. C'est le tombeau du Christ. Brrrr...

Des gens ont laissé des messages de foi dans le cercueil de verre.

Le calvaire de Saint-Élie est un lieu de pèlerinage. Outre les stations du chemin de croix, il y a de grands aménagements pour des célébrations religieuses en plein air et d'autres installations consacrées aux diverses manifestations de la Vierge. L'ensemble est impressionnant, bien entretenu même s'il manque certains éléments dans divers arrangements. Par exemple, où est passé le petit gars des trois enfants de Fatima dans la grotte qui leur est réservée ? Qu'est-il arrivé aux deux voleurs qui devraient être sur les croix à côté du Christ à la station du « Crucifiement » ?

Un attrait touristique

Le calvaire de Saint-Élie est précieux aux Caxtoniens, représentant une pièce capitale de leur patrimoine historique. C'est ce que nous a confié Gaétan Thériault, enseignant en informatique qui est devenu l'historien du village depuis qu'il a rédigé l'essentiel des documents publiés, en 1990, à l'occasion du 125^e anniversaire de Saint-Élie.

« Saint-Élie-de-Caxton n'existe pas dans les registres officiels, précise M. Thériault. Le vrai nom du village est



Photo ROBERT MAILLOUX, La Presse ©

Le tombeau du calvaire de Saint-Élie.

Saint-Élie même si on y ajoute toujours « de-Caxton ».

L'histoire du calvaire, qui fut assez mouvementée, commence en 1895 lorsque le père Frédéric Jansoone, un jésuite de Trois-Rivières, découvrit la vue que l'on avait du sommet de la colline. « Il y a là quelque chose qui fait penser au Golgotha » s'est-il dit. « Et il en a dessiné le plan, explique l'historien, une réplique justement du calvaire de Jérusalem. » L'ensemble fut aménagé progressivement. Un *work-in-progress*, dit-on en art contemporain. On mit des stations sans sculptures. On y installa une croix haute de 33 pieds, l'âge du Christ à sa mort. « La croix actuelle, en métal et lumineuse, remonte aux années cinquante, précise M. Thériault. Et c'est en 1927 qu'il y eut la plus grosse corvée, les commerçants et les villageois prêtant main-forte au curé. »

De nombreux changements ont eu lieu au cours des ans, si bien que la grande croix est la troisième du genre et que les statues dans les boîtes-stations sont arrivées de Louiseville en 1957. Quant à l'ensemble des trois croix de la station du Crucifiement, « on sait qu'à l'origine, les sculptures étaient celles de Louis Jobin

(grand sculpteur de Québec). Abîmées, elles ont été remplacées par des reproductions qui ont disparu un jour, pour se retrouver, on ne sait pas pourquoi, au Musée de Joliette. Le Musée les a finalement remises à l'église de Saint-Élie. » Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un personnage sur les trois crucifiés. Les deux voleurs ont été vandalisés par des jeunes qui, semble-t-il, n'ont pas osé s'attaquer à Jésus.

Le calvaire de Saint-Élie a connu ses plus beaux moments dans les années trente et quarante, comme on font foi les foules denses sur les photos d'époque rassemblées par M. Thériault. Aujourd'hui, c'est un lieu de pèlerinage très apprécié des croyants, une étape importante sur la route du tourisme religieux empruntée par de nombreux Américains comme le sont le Cap-de-la-Madeleine, l'oratoire Saint-Joseph et Sainte-Anne-de-Beaupré.

Pour se rendre à Saint-Élie de Caxton, prendre l'autoroute 40 jusqu'à Louiseville. Traverser la ville et sortir en direction de Saint-Paulin par la route 349. À Saint-Paulin, suivre la 351 jusqu'à Saint-Élie.

Louise Cousineau

8:00 ! - GRAND PRIX DE BELGIQUE
Puisque Michael est déjà champion de la saison, doit-on se lever si tôt encore ? Quand on sait que Jacques partira loin...

10:00 U - CUISINEZ AVEC JEAN SOULARD
Il nous fera des gaufres de grand-mère Bocuse et une entrevue avec le célèbre Paul. On fera aussi du loup en croûte et du boeuf à la ficelle.

15:00 a - LA VIE DEVANT SOI
Le roman d'Émile Ajar était extraordinaire. L'adaptation avec Simone Signoret est bonne. Une histoire d'amour entre une vieille prostituée et un petit garçon qu'elle garde.

18:30 a - DÉCOUVERTE
Les grands dinosaures carnivores et herbivores.

21:00 - C'EST L'APOCALYPSE
Bonne idée de présenter la version originale alors que vient de sortir la version enrichie de Francis Ford Coppola. Ce qui est moins bon, c'est le lot de publicités, et toujours les mêmes, qui gâtent le plaisir.

22:00 t - THE SOPRANOS
D'accord, ce sont des reprises. Mais quelle qualité !



Jean Soulard

VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION - DIMANCHE

	CANAUX	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	VD	VDO			
RC	a v	Le Téléjournal	Découverte / Les Dinosaures extrêmes		Les Beaux Dimanches / Le Canada: une histoire populaire				Angèle Dubeau...	Le Téléjournal	Nouvelles du sport	Cinéma / LA REINE MARGOT (3) avec I. Adjani (22:55)		4	4	RC		
	c o	Le TVA 18 heures	Décibel	Fort Boyard / Catherine Vachon, Dany Dubé		Cinéma / COMMANDEMENTS (5) avec Aidan Quinn, Courteney Cox				Diva		Le TVA / Sports Lot. (23:45) / Pub (23:51)		7	7			
	y E	Mondial d'impro	Juste pour rire		Téléscience / Méditerranée		Le plaisir croît avec l'usage / Jean Lapointe			L'Oeil ouvert / Corps à corps - Au Québec, la danse a 50 ans			Hors-Circuit / Le roi est mort (23:03)		8		8	
	z K	Les Nouveaux Records Guinness		Cinéma / LA CAGE DE MA TANTE (4) avec Robin Williams, Nathan Lane				Cinéma / STUDIO 54 (5) avec Ryan Phillippe, Mike Myers				Le Grand Journal (23:25)		5	5			
CTV	t	Pulse	Travel, Travel	60 Minutes		Cinéma / NUREMBERG (4) avec Alec Baldwin, Jill Hennessy (1/2)				The Sopranos		CTV News (23:03)	Pulse (23:33)	11	11	CTV		
	l	News	HTTV	Mysterious Ways									News (23:33)	45	58			
PBS	CBC	h	Cinéma / HONEY, I SHRUNK THE KIDS (4) avec Rick Moranis				Cinéma / THE ENGLISH PATIENT (3) avec Ralph Fiennes (2/2)			Sunday Report	Undercurrents	Sunday Report	Reflections	13	13	PBS		
	ABC	D	ABC News	ABC News	Cinéma / A VERY BRADY SEQUEL (5) avec Shelley Long			Who Wants to be a Millionaire?		The Practice		News	The Pretender	22	22			
	CBS	b	News	Friends	60 Minutes		Touched by an Angel		Cinéma / MIRACLE IN THE WOODS (6) avec Della Reese				ER	21	21			
	NBC	g		NBC News	Dateline NBC		The Weakest Link		Fear Factor				Cinéma	18	23			
PBS	J	Red Green	...Wildlife	Stoke's Birds	Naturescene	Nature / Humpback Whales		Changing Stages / America - 1956			Mystery! / Heat of the Sun		43	20	PBS			
	O	BBC News	Redwall	Ballykissangel		Evening at Pops / E. Meyer		Rockapella in Concert		Short Trip Home		BBC News	Cinéma	46		57		
CÂBLE	1	Murder, She Wrote / Diffusion de 10 épisodes. (17:00)													73	39	CÂBLE	
	¥	Auteur libre	Styles et...	Création: Fernando Botero		Ovation: Circafrica		Metropolis		Cinéma / L'ENFER (3) avec Emmanuelle Béart, François Cluzet				31	31			
	2	Peter Martins		Arts, Minds	Totem Talk	Seducing the Guard		Cinéma / THE NAKED GUN (5) avec Leslie Nielsen		Cinéma / WITHOUT... (22:45)				72	34			
	3	Yvon Deschamps		Hors Série / Charles et Anne Lindbergh		Filière D		Filière D / À l'abri... (21:50)		Cinéma / BÉBÉ À BORD (6)				20	20			
		Horaire non disponible		Horaire non disponible		Horaire non disponible		Horaire non disponible		Horaire non disponible				14	14			
	(	Aînés branchés, 3e millénaire		Introduction à la mécanique		Encore quelques marches...		...Internet	Capharnaüm	Cours et...	Immobilier	N.A.S.A. Educational File		18	26			
	5	How'd they do that?		Sunday...	...it's Made		Discovery's Sunday Showcase / Planet Storm			Storm Warning!		Sunday...	...it's Made	37	37			
		Carte postale de la Floride		D'ici &...	Aventura	...romantique	...tendres	Les plus belles villes...		Travel, Travel	D'ici &...	Aventures asiatiques		23	51			
	-	... (17:55)	Lulu (18:40)	... (19:05)	Cinéma / THE COLOR OF FRIENDSHIP (5)		Cinéma / ANNIE (4) avec Aileen Quinn, Albert Finney		Liszt's Rhapsody (23:10)				68					
	6	Pub	Seinfeld	Futurama	King of the Hill	The Simpsons	Malcolm in the Middle	The X-Files		Profiler		36	46					
	W	Indy Vancouver (16:30)						The X-Files		The Practice	Heart of Courage	Sports	3	3				
		Chasseurs de trésors		Assassins / R. Kennedy		Face cachée... des Kennedy		Cinéma / C'EST L'APOCALYPSE (1) avec Martin Sheen, Robert Duvall				25		53				
		Canadiens / Tom Thomson		Disasters of the Century		Secrets of the Dead		Cinéma / THE UNTOUCHABLES (3) avec K. Costner, S. Connery		Secrets of the Dead		49		47				
		Fashion File / The Goods		...for Love		...Families	...Miracles	...Homes	Specials: Moms		Circus	Taking it Off	...Miracles	...Homes	71	29		
	X	Le Top 10 MusiMax		Ed Sullivan		Pop up...		Musicographie / Stevie Nicks		Celebrate South Africa		Nobel Prize 2000		Musicographie / Stevie Nicks		32		48
	8	Groove spécial Barbades				ConcertPlus: Teen Choice Awards 2001				Top 40 de l'été				30		30		
	9	BBC News	Foreign...	Hot Type	Mansbridge	This Hour has Seven Days...		Sunday Report	Sports Journal	Passionate Eye		Antiques Roadshow		48	25			
	0	100% Griffé québécoise		Journal RDI	Maisonneuve...	Zone libre / Jazzman du goulag		Le Téléjournal	Culture-choc	Maisonneuve...	Second Regard	Enjeux / Quand les bébés...		19	19			
	!	La Série Cart / Vancouver (16:30)			Les Grands Prix de Formule 1 / Belgique						Sports 30 Mag	Série Superbike AMA		Moto X	33	33		
		Les Contes d'Avonlea		Saint-Tropez, sous le soleil		Brigade spéciale		L'Hôpital Chicago Hope		Fréquence Crime		Chroniques de San Francisco		24	52			
	Prime Suspect		Cinéma / MEDICINE RIVER (5) avec Graham Greene			More Tears		Drop... Beat	More Tales of the City		Cinéma / JOHNNY... (5)		40	40				
.	Beastmaster		Earth: Final Conflict		Out of Mind: The Stories...		Cinéma / METEOR (5) avec Sean Connery, Karl Malden				... (23:15)		32					
)	Sportscentral		Wrestling: WWF Heat		2001 Nascar / Mountain Dew Southern				Sportscentral		Wrestling: WWF Heat		38	38				
..	Débrouillards		Hist., Ballets	Panorama	Villages...		Duos: session jazz		Ô Zone	Collection	Cinéma / AMERICA, AMERICA (2) avec Stathis Giallelis							
Z	Secrets of Forensic Science		Junkyard Wars		...Ten Unexplained Mysteries			David Blaine - Street Magic		Seeing is Believing		...Ten Unexplained Mysteries		39	27			
#	...Golf	Sportsdesk	U.S. Open Tennis								Sportsdesk		28	28				
Y	Sacré Andy!	...Mimi?	Redwall	Dilbert	...le meilleur	Daria	Simpson	Ned... triton	Cybersix	South Park	Simpson	Quads!	34	45				
P	Carte postale	Pyramide	Journal FR2	François Mitterrand (3/5)		Les Grandes Enigmes...		Concert classique		Gros Plan...		Journal belge	Soir 3 / Invité	15	15			
+	Get a Life	The Tribe	Vox		Cinéma / THE NASTY GIRL (3) avec L. Stolze		... (21:35)		Tuba Girl	Below...	Allan Gregg	Cinéma	74	56				
U	Vivre à deux	Les Copines	Quand la vie est un combat		Médecine...		...secondes	Loi du retour	Les Copains	Le sexe dans tous ses ébats		Éros et Compagnie		35	44			
	Au goût du jour	...à bord!	Question Santé		L'Ombudsman		Vos droits		Sur... colline	Parole et Vie	Action Emploi		9	9				
	... (17:30)	Sabrina...	Le Monde perdu		Dawson		La Vie à...		... (21:40)				16	16				
\$	Saddle Club	Screech...	Story Studio	Zack Files	Catlin's...		Grade Alien	S. Holmes	Radio Active	Syst. Crash		Big Wolf...	Lost Nebula	Shadow...	44	18		
	L'Ange noir	Andromeda		Alerte Météo		Zone extrême		Zone extrême		Vie sans frontières		Millennium		26	54			
	CANAUX	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	VD	VDO			



Rachel Thibault, une artiste de Bonaventure, a découvert, en passant sous la tente, des livres qui ont suscité son intérêt.

| NATURE ET CULTURE À GRAND-MÉTIS |

Fermons la porte sur le jardin fané

JOCELYNE LEPAGE

JARDINS DE MÉTIS — « *Les blés sont mûrs et la terre est mouillée, les grands labours dorment sous la gelée, l’oiseau si beau hier s’est envolé, la porte est close sur le jardin fané. Comme un vieux râteau oublié, sous la neige je vais hiverner...* »

Il y a des recueils de poèmes de Félix Leclerc qui auraient trouvé leur place dans ce salon du livre bien particulier qui se déroule ce week-end aux Jardins de Métis et qui s’intitule La Plume et le Râteau. Quelle belle manière de fermer la porte sur l’été que ce salon alliant livres et jardins... livres savants et philosophiques, livres romantiques et pratiques, livres d’art et de voyages... ces livres qu’on lit pour faire passer (ou durer) l’hiver.

Ce salon du livre de jardins, une initiative du Centre culturel de Terrasson (France) (un des premiers envois de la Saison de la France au Québec) se déroule sous le chapiteau dans les Jardins de Métis tout juste avant que ne commence le sentier des neuf installations d’art contemporain intégrées au paysage qui constituent le Festival international de jardins. Il y a dans ces projets d’art de quoi bousculer radicalement les idées que l’on se fait de ce que doit être un jardin. Et il y a au salon sous la tente non seulement des ouvrages en tous genres, mais de vieux instruments aratoires qui servent mieux aujourd’hui dans des installations d’art qu’à de durs labours.

Il y a donc un festival de jardins qui a, nous dit-on, fait grimper l’achalandage de 30 % l’an dernier — on ne sait pas encore cette année, mais les chiffres ont l’air d’aller dans le même sens ; il y a eu un colloque Formes et couleurs du paysage qui a réuni du 27 au 30 août des spécialistes en histoire de plantes, en sciences des bactéries, en architecture, aménagement paysager, philosophie, arts visuels... qui ont échangé leurs visions de ce monde qui se reflète dans les jardins. Il y a ce salon de livres, et des feux d’artifice d’avant-garde annoncés pour hier et ce soir. On se croirait à la cour de Louis XIV.

Un lieu de réflexion

Les Jardins de Métis sont devenus en quelques années un des lieux les plus en vue des milieux internationaux de l’art et de la pensée.

C’était justement le projet de ceux qui en ont pris les rennes en 1995. Mais la passion d’un nombre de plus en plus grand de gens pour les jardins, une passion liée sans doute à la crainte pour la disparition du jardin planétaire, entre autres choses, a peut-être accéléré le processus.

« On voulait faire de Métis un lieu d’échanges et de création, explique Denis Lemieux, le directeur. On, c’est aussi Alexander Reford, historien, et Philippe Poullaouec-Gonidec, un spécialiste du paysage. On voulait que les Jardins deviennent un centre international de pratiques et de recherches sur le jardin actuel. Il n’existe pas un art moderne des jardins. Il y a une pratique contemporaine naissante, mais elle n’est pas organisée. Jusqu’à maintenant, l’art des jardins est surtout un art nostalgique. »

Il y a, selon lui, un engouement populaire

pour l’art des jardins et un engouement plus spécialisé. Et peu de domaines réunissent ainsi le populaire et le pointu.

Les Jardins de Métis — nés de l’inspiration d’Elsie Reford et repris en charge après l’abandon par le gouvernement québécois, par son arrière-petit-fils Alexander Reford qui en est le directeur-administrateur aujourd’hui, déploient leurs charmes dans une région bien particulière dont les habitants sont, depuis 1800 avec l’arrivée des Écossais, des passionnés de jardins.

« Mais c’est surtout avec la venue de Sir William Dawson, de l’Université McGill », que la région s’est particularisée, explique M. Lemieux. « Inspiré par la géologie propre aux lieux, il s’y installa l’été et fut suivi par les Drummond, les Redpath, plus tard les Molson et d’autres. » Tous ces gens cultivés ou riches en ont attiré d’autres et ont développé un village exceptionnel où se cachent des jardins privés dont seuls les experts connaissent la qualité, et des villas somptueuses, sous d’épaisses haies de cèdre tondues très carré, aux troncs volumineux datant souvent de plus de cent ans.

Aujourd’hui, ces maisons appartiennent encore aux descendants des premiers propriétaires qui semblent, à leur tour, passionnés par les jardins.

En tout cas, le colloque réunissant les savants français et leurs collègues québécois se déroulait, en français, au Cascade Golf Club — Metis Tennis Club, un bâtiment en bois à l’intérieur typiquement anglais.

Et c’est là, dans cet environnement « so typical » que la France a donné le premier coup d’envoi de France au Québec/la Saison.

L’art de jouer avec le feu

JOCELYNE LEPAGE

JARDINS DE MÉTIS - Ceux qui ont vu, en temps réel à la télé, la tour Eiffel s’enflammer dramatiquement au passage à l’an 2000, en ont certainement gardé le souvenir. Et même un souvenir ému dans certains cas. On a alors compris que la pyrotechnie pouvait être un art... dramatique, un art en soi. Cette oeuvre, intitulée justement *Passage à l’an 2000*, était une réalisation du Groupe F.

Eh bien, une partie du Groupe F est actuellement à Grand-Métis, aux Jardins de Métis plus précisément et s’apprêtait hier à mettre le feu à une tonne et demie de poudre dans la soirée, dans un spectacle qui sera repris ce soir. Éric Travers, l’un des concepteurs du *Passage*, cette oeuvre grandiose, surveillait les préparatifs quand nous l’avons rencontré.

Après *Le Passage* à Paris, après l’Exposition universelle de Lisbonne et La Coupe du monde et des tas d’autres événements internationaux, que fait le Groupe F dans les jardins — aussi connus soient-ils — d’un petit village — 2500 habitants l’été en comptant le village voisin de Métis-sur-mer — qui seront probablement tous là pour voir leur performance intitulée *Le Jardin de lumière*, une performance dont le coût est tellement élevé que personne ne veut nous dire à combien cela se chiffre exactement.

« Nous, on est sensibles à la dimension humaine », explique M. Travers, un des fondateurs du Groupe F. « Denis (Denis Lemieux, le directeur des Jardins de Métis) nous avait contactés avec une véritable volonté de nous avoir... Nous, on a surtout l’habitude de travailler en milieu urbain. Alors, ici, c’est un site exceptionnel pour nous. Dès qu’on peut se mettre dans un parc, on y va. On s’intéresse à l’aspect du paysage qui nous entoure. On s’adapte au site. »

Voilà donc le Groupe F en Gaspésie grâce à un peu beaucoup à l’aide de la France puisqu’il annonce la Saison de la France au



Le Français Éric Travers, un des concepteurs du feu d’artifice présenté aux Jardins de Métis, est encadré de deux de ses collaborateurs du Groupe F : Jean Goubert (à gauche) et Éric Noël.

Québec dont l’inauguration officielle prévue pour le 8 septembre sera marquée de coups de feux(sic) signés F, à Québec, sur les Plaines d’Abraham.

« Mais ce ne sera pas le même spectacle, prévient M. Travers. Celui que nous faisons à Métis est plus intimiste, celui de Québec est très imposant, c’est un spectacle de tournée, ça en met plein la vue. » Le Groupe F a toujours maintenu deux sortes d’événements. Les uns, gigantesques et plus lucratifs, les autres plus proches du travail de création. Les uns nourrissent les autres et vice versa, selon M. Travers.

Le Groupe F, fondé il y a dix ans, est en demande dans le monde entier. « On avait déjà trop de travail avant le passage à l’an 2000. Alors imaginez maintenant. » Le groupe est passé d’une dizaine de personnes à une quarantaine en permanence et à une soixantaine pour certains événements. Et il ne

veut pas grossir pour ne pas perdre son âme. « On est des designers, pas des vendeurs, dit Éric Travers. » Mais qu’est-ce qui fait le charme particulier des feux d’artifices du Groupe F ?

« Nous formons un groupe très soudé, venu de différents horizons », dit Travers lui-même d’abord homme de théâtre. Il y a des gens de théâtre, des musiciens, des techniciens, des poètes... « C’est une aventure d’abord humaine. C’est ça le secret. On se sert des feux d’artifice, mais pour dire autre chose. On pense d’abord aux émotions à véhiculer. » F joue avec le feu, une matière qui possède une énergie formidable et qui évoque la force de la chimie de la nature. « Il ne faut pas oublier que la Terre est encore une boule de feu », ajoute-t-il.

Le Groupe est né dans l’élan des mouvements de théâtre de rue et de théâtre extérieur des années quatre-vingt-dix en France. « Mais les autres se méfiaient. Il existe encore

beaucoup de préjugés à l’endroit de la pyrotechnie. Ce sont juste des feux, dit-on. On était proche de ce mouvement, mais on a pris un chemin différent. »

Il faut dire que l’un des fondateurs, Christophe Berthonneau, est un passionné de pyrotechnie. « On a tenu à fabriquer un outil complexe. Les systèmes sont fabriqués dans nos ateliers », dit Travers qui reconnaît pousser assez loin les expériences. Mais personne jusqu’ici n’en est encore mort ni même blessé.

La présence du Groupe F aux Jardins de Métis signifie deux choses. D’abord, l’importance de plus en plus grande des Jardins devenus un centre de réflexion esthétique et philosophique non seulement sur les jardins mais aussi sur les rapports entre la nature et la culture. Ensuite, si le calibre des envoyés français est du niveau du Groupe F, eh bien, la France risque de frapper vraiment un bon coup au Québec.

| CONSEILS D’AMI |

Pour en finir avec... Bernard Pivot



JACQUES FOLCH-RIBAS

BERNARD PIVOT est le Français le plus connu, à l’étranger comme en France (statistiques officielles). Il s’en va, alors on lui fait une émission d’adieu — organisée par lui-même — avec ses invités préférés qui sont surtout des éditeurs, gros, des chroniqueurs de livres qu’il nomme des critiques, et des membres de jurys littéraires. Bon. On pourrait déjà gloser sur ce que je viens d’écrire, porter des jugements allusifs ou fondés, sur son action, son influence, ses goûts, ses parti-pris. On n’y a pas manqué, il y a eu des articles partout, vitupérants (dans *Libération*), réticents (dans *Le Monde*) ou à-plat-ventristes (dans d’autres journaux ou revues). Bref : on peut avoir sur Pivot toutes sortes d’opinions, de doutes affreux (c’est mon cas) ou d’admiration.

Patrick Rambaud est un pince-sans-rire, un joyeux drille qui écrit force parodies : on pourrait se souvenir de *Mururoa mon amour* (Marguerite Duras s’en releva à peine) ou des *Carnets secrets d’Helena Ceaucescu* (qui ne s’en releva pas). Désopilants bouquins, qui firent se tordre pas mal de lecteurs. Des livres de santé mentale.

Pour faire bonne mesure, signalons que Rambaud est aussi l’auteur de *La Bataille* , qui obtint le Grand prix du roman de l’Académie française et, en même temps, le Prix Goncourt. Voilà que ce joyeux compère a eu l’idée d’inventer deux émissions de Bernard Pivot, réunissant autour de sa célèbre table à café des écrivains que, évidemment, il n’a pas pu, ou voulu, inviter ensemble.

Première émission (fausse) ayant pour thème *Peut-on tout dire ?* Avec André Breton, « cheuveux grisonnants savamment peignés à l’artiste » et, face à lui, Céline, « pantalons de velours côtelé, gros gilet de coton » revenant de son exil nordique. Et puis : Raymond Queneau, « un peu empoté dans son costume bleu marine, pétrifié par le trac », et Boris Vian « qui ne savait où mettre ses mains ». Pour finir la brochette : Blaise Cendrars, qui fume comme une cheminée et jette ses cendres partout dans le studio.

Imaginez la scène. Lisez surtout les dialogues. Ces gens-là se mettent à s’engueuler comme on eût voulu (en tous cas, moi) que les invités de Pivot s’engueulaient. Le bonheur d’entendre les quatre vérités, sur ce que pensent les Grands-écrivains de leurs confrères et de leurs oeuvres. Céline traite tout le monde de tous les noms, et finit, écoeuré, par se taire. Breton pontifie, que c’en est un bonheur. On traîne Cendrars dans la boue et le mépris. Boris Vian aussi, et Queneau fait figure de ce qu’il n’est pas, un homme triste. Bref : la bataille. Ce sont des tueurs.

Le plus fort, c’est que tout ce que ces écrivains disent est soigneusement copié dans leurs oeuvres. Enfin, comme dit Rambaud, à 90 pour cent. Le restant étant simplement les liaisons de dialogue, toujours nécessaires pour rendre la scène plus vraisemblable.

Seconde émission, bâtie sur ce même modèle. Elle réunit Albert Camus, « qui ressemble vaguement à Humphrey Bogart, le teint mat, les traits tirés », et Jean-Paul Sartre, « qui s’accroche à sa pipe et considère Pivot avec un air moqueur » (pas fou, Sartre). Et puis, voilà Malraux (pensons à ses monologues de tics nerveux) et Cocteau, « costume gris perle aux manches retroussées, et de longues manchettes blanches. On dirait un danseur mondain ». Et enfin : Mauriac ! « un oeil mi-clos et l’autre grand ouvert. Son visage de moineau surgit d’un trop grand col ».

Encore là, même procédé. Cette fois, c’est une conversation qui se veut sérieuse, et en est encore plus drôle : coups de patte de chat, allusions méchantes, aucune pitié ; c’est la curée des chiens autour d’un cadavre, la littérature. L’émission avait pour thème : *À quoi servent les romans ?*

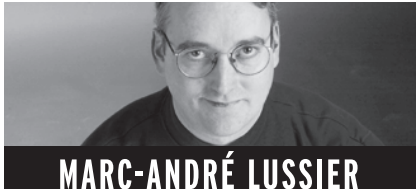
Ce qui est amusant, aussi, c’est que beaucoup des idées exprimées par les écrivains, et surtout les questions faussement naïves de l’animateur se retournent contre Pivot. Ce qui n’est pas fait pour me déplaire. Je vous l’ai dit, je suis un mauvais coucheur, et je ne vais pas aligner ici mes ressentiments à son égard, maintenant qu’il est parti (et puis, il va sûrement revenir, Pivot c’est l’ail, ça revient toujours). On comprendra ma jubilation devant ce livre « d’entretiens imaginaires » autour de sa célèbre émission. J’espère bien qu’elle sera la vôtre.

★★★★

BERNARD PIVOT REÇOIT
Patrick Rambaud
Grasset, Paris,
193 pages

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE

Claude Miller, l'éternel insatisfait



Même s'il a déjà signé quelques scénarios originaux (*La meilleure façon de marcher*, *L'Effrontée* notamment), Claude Miller trouve généralement matière à filmer dans les oeuvres littéraires. Son plus récent film, *Betty Fisher et autres histoires* ne fait pas exception à la règle.

Sélectionnée en compétition officielle, cette adaptation cinématographique du roman de Ruth Rendell s'inscrit en effet parfaitement dans la démarche du cinéaste. Comme si, en choisissant toujours des auteurs pourtant très différents les uns des autres, Miller jetait les bases d'un univers à la fois trouble et déstabilisant, au centre duquel se trouve de façon récurrente le thème de l'enfance blessée.

« Je lis d'abord pour le plaisir de la chose. Il se trouve qu'à travers ces lectures, je trouve parfois des thèmes qui m'interpellent, des sujets qui, à mes yeux, méritent d'être explorés encore plus à fond. À vrai dire, je ressens le besoin de porter un roman à l'écran lorsque celui-ci me procure une émotion très forte. J'aime alors travailler la matière de façon à tenter de comprendre les raisons pour lesquelles l'oeuvre en question m'a autant touché. »

Il le dira pourtant lui-même, plus grande est la satisfaction de porter à l'écran un scénario inventé de toutes pièces, sorti de votre propre imaginaire à partir de rien.

« Avec l'expérience, je deviens de plus en plus autocritique. Il

m'est souvent arrivé d'abandonner en cours de route des scénarios que j'écrivais moi-même parce que je ne les trouvais pas assez bons. »

« Et puis, poursuit le réalisateur de *La Classe de neige*, il se trouve que j'aime particulièrement le mélange de genres qu'on retrouve dans la littérature anglo-saxonne. Cette façon de mêler le drame, l'ironie et l'humour n'est pas très courante dans la culture française. Parce que c'est généralement assez mal vu. »

Différence tragique

Dans *Betty Fisher et autres histoires*, l'enfance est, comme dans plusieurs des précédents films de Miller, encore une fois perturbée par les carences affectives des adultes. Pour consoler sa fille de la perte d'un petit garçon, une mère un peu fragile d'esprit, très fêlée même par moments, décide de kidnapper un enfant du même âge afin de « remplacer » l'autre.

« La manière avec laquelle les enfants s'y prennent pour « gérer » le monde des adultes m'intéresse particulièrement », explique Miller.

« On parle beaucoup des différences entre les hommes et les femmes, entre les Blancs et les Noirs, ou entre les juifs et les Arabes. Mais la différence la plus tragique à mon sens est celle qui sépare le monde des enfants de celui des adultes. »

La jeune mère, la Betty du titre, est interprétée par Sandrine Kiberlain, une actrice avec qui Miller a eu envie de travailler après avoir vu cette dernière dans *Les Patriotes* d'Éric Rochant.

« Ce que j'aime particulièrement de Sandrine, outre son talent, est le fait qu'elle ne présente pas les signes extérieurs immédiats d'une vedette de cinéma. C'est une femme de la vie en qui l'émotion prend rapidement racine. »

Les cinéphiles seront aussi particulièrement heureux de retrouver



Photo ROBERT SKINNER, La Presse ©

« Avec l'expérience, je deviens de plus en plus autocritique », explique le cinéaste français Claude Miller venu à Montréal présenter son plus récent film, *Betty Fisher et autres histoires*.

Nicole Garcia dans un rôle aussi fort, soit celui de la mère de Betty. La réalisatrice de *Place Vendôme*, qui a déjà déclaré vouloir peu à peu délaissier son métier d'actrice au profit de celui de cinéaste, n'a pourtant pas accepté d'emblée la proposition de Miller.

« J'ai demandé à Nicole de lire le roman. Elle ne fut pas emballée du tout. Ce n'est qu'à la lecture du scénario qu'elle m'a donné son accord. Je tenais à faire appel à une actrice ayant une parenté physique avec Sandrine Kiberlain. Je tenais aussi à ce qu'elle soit belle femme. Les personnages ayant l'apparence de la normalité sont en effet toujours beaucoup plus angoissants. »

L'actrice semble d'ailleurs avoir tellement été emballée par l'expérience qu'elle sera du prochain film de Claude Miller, une adaptation de *La Mouette* de Tchekhov, transposée à notre époque.

De la mouvance actuelle du cinéma, celui qui a fait ses classes en étant l'assistant de Godard et de Truffaut (entre autres) dira qu'elle lui inspire un certain optimisme.

« Il est certain que les grands courants cinématographiques sont toujours venus des révolutions techniques. La nouvelle technologie va permettre beaucoup plus d'expérimentation. Cela dit, il y aura pléthore de produits. Et ce n'est pas parce que Gutenberg a inventé l'imprimerie que tous les

gens qui écrivent sont soudainement devenus bons romanciers ; pas parce que l'appareil photo est devenu usuel que tout le monde est devenu Cartier-Bresson. Mais il y aura forcément émergence de nouvelles voix, c'est ça qui est bien. »

Quand on lui demande s'il aime son film, Miller ne pratique pas la langue de bois.

« Je pourrais très bien jouer le jeu de la promotion et vous dire là, tout de suite, oui, bien sûr. Mais le fait est qu'après avoir terminé un film, je n'en vois plus que les défauts. Dans quelques années, peut-être pourrai-je alors l'apprécier en tant que spectateur objectif. Pour l'instant, je ne le vois qu'avec mes yeux d'éternel insatisfait. »

Veronica Chen : bienvenue au XXI^e siècle !



Avec *Wagon fumador*, le cinéma argentin, présent en force cette année au FFM, témoigne d'un véritable effort de renouvellement.

Je le dis malgré la déception que m'a laissé le dernier film de Subiela, *Le Côté obscur du cœur 2*, suite plutôt redondante d'une oeuvre au départ magistrale. Pour Veronica Chen, il s'agit d'un premier long métrage qui promet beaucoup sans pour autant être exempt parfois de maladresses.

L'héroïne d'une vingtaine d'années, interprétée par Cecilia Bengolea, chante dans une boîte avec un groupe. Elle croise un soir un prostitué (Leonardo Brezicki) qui racole ses clients dans les guichets automatiques. Attirée par le garçon, elle va finir par tomber dans ses bras et se laisser initier à la vie noctambule de Buenos Aires.

La façon, très directe, de raconter de Veronica Chen donne quelquefois lieu à des trouvailles. Comme cette scène tournée d'en haut où l'on entrevoit la ville que l'héroïne compare à une pieuvre. Cette description de la

ville tentaculaire où la présence de milliers de lumières masque complètement le ciel, le laissant dans le noir, privé d'étoiles, m'est apparue comme la vision moderne d'un monde qui a perdu contact avec la nature et le ciel.

Il est vrai qu'on ne peut regarder évoluer ces deux paumés sans une certaine irritation. L'une paraît au bord du suicide, l'autre très enfoncé dans le monde interlope. Elle se dit née d'une épreuve et rêve d'aller un jour visiter l'Arctique. Déboussolée, on comprend qu'elle a perdu le nord. Le titre lui-même, *Wagon fumador*, wagon fumeur, évoque ce dernier espace de liberté sur un train, le lieu où il est encore permis de s'intoxiquer à son aise, s'autodétruire s'il le faut, sans être brimé par un interdit.

Wagon fumador ressemble à un appel d'air, l'appel au secours d'une génération née sans racines, sans famille, tout à coup consciente de filer à la vitesse de la lumière sur un vaisseau spatial appelé Terre au milieu d'une galaxie qui, comme Dieu, ne répond plus. Quelque part, par son ton et son discours, Veronica Chen est très actuelle. Malgré ses défauts, voilà un film qui m'a semblé pour la première fois tenir un discours du XXI^e siècle.

Aujourd'hui à 11 h 30 au Parisien 5.

★★★★½

Les films d'Anders Thomas Jensen, tout comme une bonne partie du cinéma danois dont il est l'un des plus solides représen-

tants, témoignent d'une irrésistible nostalgie pour la nature. Les personnages de *Mifune* effectuaient déjà un retour remarqué à la terre. Torkild, le héros de *Blinkende lygter* (*Lumières dansantes*) rêve lui aussi d'un coin tranquille où se terrer hors de la ville et de ses tracas. Mais à 40 ans, enfoncé jusqu'au cou dans les trafics louches, il n'a plus rien d'un homme libre. Au moment où sa fiancée le quitte, sa promesse de changer de vie n'impressionne guère.

Pendant tout le film, Torkild et les trois amis d'enfance qui l'ont suivi sur la voie du crime vont effectuer un impressionnant demi-tour. Bandits en cavale, ils échouent, le hasard aidant, en pleine forêt. Réfugiés dans une maison abandonnée placée providentiellement sur leur route, ils vont finir par reprendre peu à peu visage humain. Et le miracle s'accomplit : ces durs de durs, plus habiles à manier la gâchette qu'à préparer un repas, se retrouvent tout à coup à disserter sur les vertus d'une série culte de la télé danoise ou à vider des coquilles de leur jaune pour confectionner des oeufs de Pâques. Leur taudis, pendant ce temps, se transforme en une chaumière accueillante.

La démonstration est servie, il faut le dire, avec une forte dose d'humour. Il en faut pour faire avaler toutes les couleuvres du scénario. Pour passer, par exemple, de la dépendance au sevrage, dans le cas d'un accro à la coke (atteint, au surplus, d'une balle à l'abdomen). Ou de la violence brute du crime organisé à la douceur pacifiste d'un relais de campagne. Le plus drôle, c'est que le spectateur

emboîte allégrement le pas sans boudier son plaisir. *Blinkende lygter* s'impose finalement comme l'une des bonnes surprises de ce festival où les vraies perles rares se comptaient sur les doigts de la main.

★★★★½

Le cinéma iranien, quant à lui, continue à enfilier les films sur le premier âge. Mohammad Ali Talebi va même jusqu'à conjuguer enfance avec délinquance, une recette infail- lible pour émouvoir le spectateur.

Les deux jeunes héros de *To Azadee* (*Vous êtes libres*) viennent d'obtenir leur congé de la maison de redressement où ils avaient échoué après avoir été arrêtés pour vol et vagabondage. Mais Sohrab a perdu ses parents et l'assistante sociale qui l'a pris en charge a beau frapper à toutes les portes, elle n'arrive pas à lui trouver un nouveau foyer. Quant à Mohsen, comme son père n'a pas donné signe de vie, le directeur du centre de détention le ramène à Ispahan dans sa famille où règne une marâtre qui ne veut rien savoir de lui.

Peut-être ai-je trop vu de films iraniens traitant d'un sujet apparenté mais celui-ci m'a laissé une impression de déjà-vu. Malgré tout, il faut souligner le talent de Talebi à diriger ces enfants. Le petit interprète de Sohrab, en particulier, est ahurissant de naturel. Sans cette grâce qui fait le charme de ce cinéma, on oublierait difficilement qu'il se complait à frapper continuellement sur le même clou.

★★★

Divorce et réunification en Corée

MATHIEU PERREAULT

AUTOUR DE LIM JONG JAE, les couples se séparent les uns après les autres. Une décennie après la fin de la dictature anticommuniste, les familles se brisent au gré des humeurs.

« Beaucoup de gens ne savent plus vraiment ce qu'ils veulent », explique le réalisateur sud-coréen, en entrevue hier au Wyndham, pour expliquer son film *Le Bon Temps*, présenté au FFM. « Les jeunes adultes hésitent à s'engager en couple. Ceux de mon âge, 43 ans, se posent aussi des questions existentielles. Tous sont en train de divorcer. Il y a beaucoup d'adultères. »

Intitulé *24 Ans* en coréen, le film de M. Lim suit les désordres amoureux d'un jeune adulte qui oscille entre trois femmes : une copine qui l'aime, une amante mariée, et une qui ne le veut que comme ami. Il cumule deux emplois, garde dans une guérite de stationnement, et commis dans une buanderie tenue par un ancien artiste-peintre.

En contrepoint aux affres sociales du divorce et de l'adultère, la péninsule coréenne s'est finalement engagée sur la longue route de la réunification politique, plus de dix ans après l'Allemagne de l'Est et de l'Ouest. N'est-ce pas paradoxal ? Le cinéaste de Séoul, tout de noir vêtu, a un petit rire. « Oui, ce paradoxe est un aspect important des problèmes sociaux », dit-il sans vraiment donner d'exemples.

Alors que l'Allemagne nous envoie cette année des réflexions graves sur le

nazisme (*Das Experiment*) et sur le communisme (*Der Tunnel*), un seul film sud-coréen examine cette année la division entre le Nord staliniste et le Sud démocratique, et encore par le biais de la fable (*Sur la route*). « Les jeunes ne sont pas intéressés par la politique », dit M. Lim, qui a demandé une interprète même s'il se débrouille en anglais. « Alors les producteurs ne sont pas intéressés à financer un film sérieux. »

Au milieu des années 80, M. Lim a écrit son premier scénario, *La Chambre rouge*. Il a été recalé par la censure. « En coréen, il s'agissait d'une expression désignant une séance de torture. C'était l'histoire d'un homme torturé dans le cadre d'une enquête sur des problèmes politiques. »

Quand la démocratie est arrivée, à la fin des années 80, les télévisions se sont jetées sur ce genre de sujet. *La Chambre rouge* n'avait plus l'attrait de la nouveauté. Plus récemment, un autre des projets de M. Lim a été relégué aux oubliettes : 58. « Je voulais raconter l'histoire d'un homme né en 58. C'est l'année de ma naissance. Par exemple, il y avait un couple d'étudiants ; le garçon est recruté de force par l'armée, ce qui les sépare. »

Pendant les années 70, M. Lim a couru les manifs, « comme la plupart des jeunes dans ce temps-là ». Il a une fois passé quelques jours dans un poste de police, où il a été battu.

Une pression cinéaste invisible

Un autre cinéaste coréen rencontré par *La Presse* plus tôt cette semaine,

Park Ki Hyung, n'a pas la même désillusion que M. Lim face à l'industrie du film. « Elle se consolide beaucoup depuis que nous avons plus de liberté », dit le cinéaste de 33 ans. Né à Séoul, M. Park a de la famille, du côté de son père, du côté de Kaesong, une province de la Corée du Nord. Son père a émigré au Sud durant la guerre (1950-53). Il ne sait pas trop s'il a encore de la parenté là-bas.

M. Park accompagne *Larmes secrètes*, l'histoire d'une adolescente qui développe des pouvoirs surnaturels après un accident qui l'a laissée amnésique. L'automobiliste qui l'a frappée s'amourache d'elle. Les cinéastes plus jeunes se désintéressent-ils du commentaire social ? « C'est une question difficile », dit-il en se concentrant, le regard tourné vers le bas. « Je dirais qu'il y a des côtés coréens à mes films. Par exemple, j'ai inséré un personnage de fantôme. Il représente symboliquement le système d'éducation coréen, qui crée une pression sociale invisible. Nous n'apprenons jamais à exprimer ce que nous apprenons. Il faut répéter, ABCD. Nous ne disons jamais ce que nous voulons. Il n'y a pas de subjectivité. Il faut toujours une réponse objective. »

Larmes secrètes a en effet un côté oppressant. Au contraire, *Le Bon Temps*, le film de Lim Jong Jae, affiche une insouciance printanière ; même s'il se veut encore plus social. Les deux cinéastes viennent-ils du même pays ? M. Lim sourit. « Oui. Les Coréens manquent en général de direction dans leur vie. Certains ont envie de fuir leurs problèmes. Moi, non. »

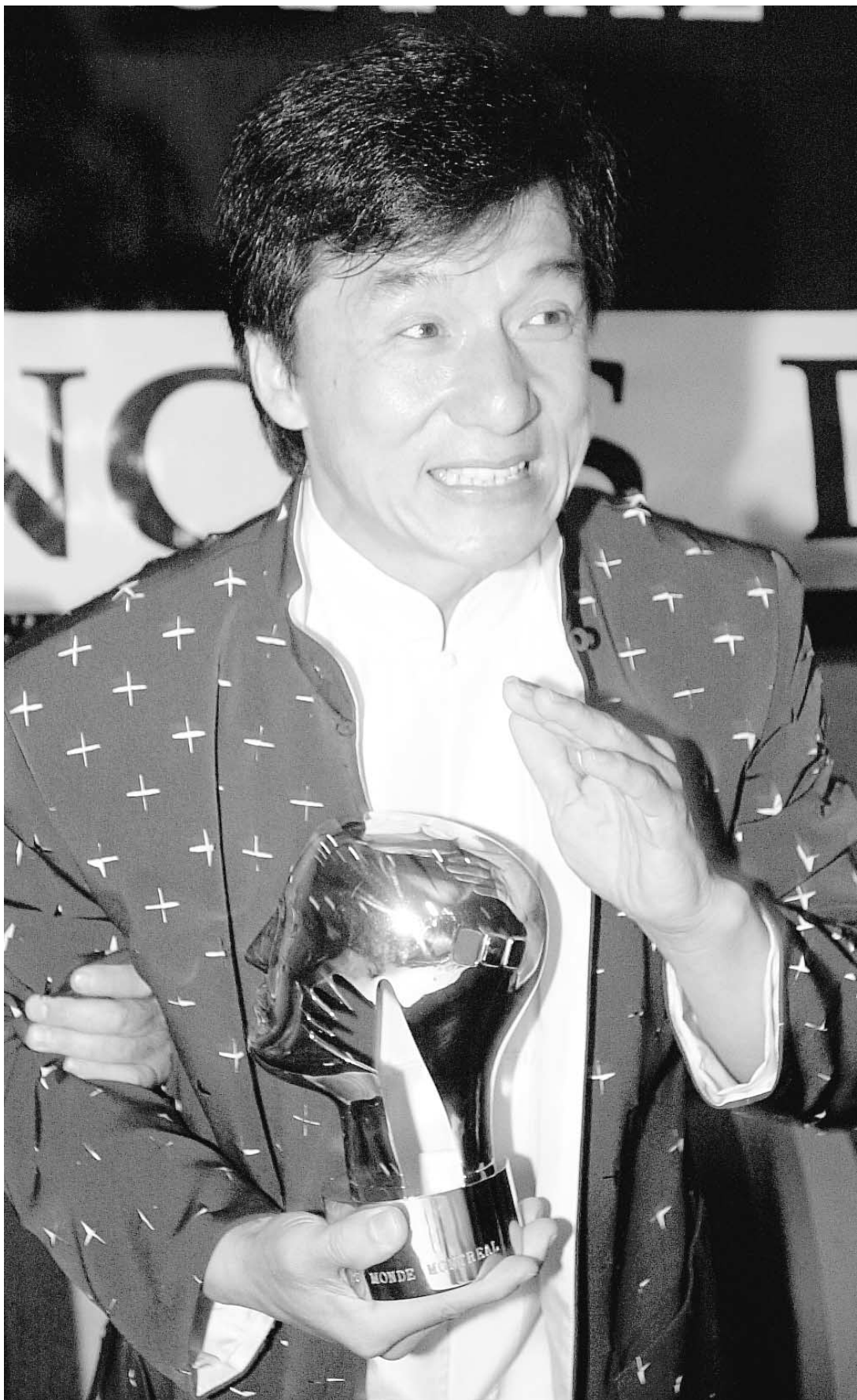


Photo MICHEL GRAVEL, La Presse ©

Le réalisateur sud-coréen Lim Jong Jae est à Montréal pour présenter son film *Le Bon Temps*.

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE

Jackie Chan: le Charlie Chaplin des temps modernes



« Il m'a fallu 20 ans pour devenir une star en Asie, puis en Amérique. Si Dieu existe, il m'a choyé », disait hier l'acteur Jackie Chan, honoré par le Festival des films du monde.

Photo BERNARD BRAULT, La Presse ©

«Lorsqu'on fait du mieux qu'on peut, le monde entier nous apprécie»



ISABELLE MASSÉ

Parce qu'il est le Charlie Chaplin des temps modernes, selon Serge Losique, l'acteur chinois Jackie Chan en a inspiré et motivé plus d'un. À commencer par le président du Festival des films du monde de Montréal.

« J'ai appris beaucoup de Charlie Chaplin, un artiste de petite taille qui s'est battu avec son intelligence. Jackie Chan est un Chaplin nouveau genre qui se bat, en plus, avec ses bras et ses jambes. Il est resté un homme ordinaire, malgré sa très grande popularité », a-t-il dit, hier après-midi, en conférence de presse, avant de lui remettre le Grand Prix spécial des Amériques pour sa contribution au cinéma mondial.

Avant de répondre aux questions des journalistes dans une salle bondée de l'hôtel Wyndham, le maître s'est laissé photographier pendant de longues secondes. C'est souriant et vêtu d'un complet aux lignes orientales de sa collection Brin de Chine qu'il a fait rire et ému la foule devant lui pendant une trentaine de minutes.

Quand vient le temps de répondre à des questions, Jackie Chan, à l'image des personnages qu'il incarne dans ses films, est très physique. Celui qu'on a récemment revu au cinéma aux côtés de Chris Tucker dans *Rush Hour 2* n'hésite pas à lever le poing dans les airs ou à se lever tout court pour traduire en geste ses pensées, dès que l'anglais lui fait défaut.

Jackie Chan semble être apprécié autant de ce côté-ci du Pacifique. Et pourtant... « Il m'a fallu une quinzaine d'années avant de percer le marché américain, mentionne-t-il. D'abord à cause de la langue. J'ai appris à devenir Américain. J'ai accepté de faire des films hollywoodiens à la Jackie Chan. Les chorégraphies de mes combats dans les films asiatiques sont plus rapides. Ici, je me bats avec des acteurs de 300 livres qui ne savent pas se battre. J'ai dû trouver le juste milieu entre le jeu et le combat. Les tournages sont par ailleurs moins casse-cou ici. Je me suis moins brisé de côtes en jouant dans des films américains. Je prends plus de précautions, car on me surveille constamment sur le plateau. Pendant le tournage de *Rush Hour 2*, je me suis blessé, mais ce n'était rien de grave. »

Bras cassé ou non, Jackie Chan n'acceptera jamais qu'une doublure vienne mettre K.-O. vingt méchants garçons armés jusqu'aux dents à sa place. « Je veux tout faire moi-même, affirme-t-il. Oui, je me blesse parfois, mais je suis si satisfait une fois la cascade accomplie. Toutefois, comme je veux montrer aux jeunes que je ne suis pas Superman, je conçois des chorégraphies réalistes. Je ne saute pas de 20 pieds, mais de deux. Les gaffes de tournage (bloopers), à la fin de mes films, montrent qu'à force de persévérance, on peut tout réussir. »

Si sa façon de tourner aux États-Unis se détache un peu de celle privilégiée en Chine, on retrouve des constantes dans son travail : le plaisir de divertir et de tout faire pour ne pas qu'on oublie d'où il vient. « Je ne fais pas des films pour un public en particulier. Je ne veux jouer que dans de bons films, sans scènes de sexe, sans violence (!), sans personnages qui fument. Des histoires dans lesquelles les bandits se retrouvent toujours en prison ! Je tiens toutefois à protéger mon identité culturelle, alors que les jeunes tendent de plus en plus à se ressembler, à adopter la culture Yo !, qu'ils grandissent en Amérique ou en Asie. Lorsqu'on fait du mieux qu'on peut, le monde entier nous apprécie. »

Jackie Chan a mis des années à se faire un nom. Et rien ne le prédestinait à devenir une référence en films d'action. Normal donc qu'il ne laisse rien lui échapper. « Je suis né à Hong Kong dans une famille très pauvre. À sept ans, mes parents ont déménagé en Australie. J'ai eu une enfance très ordinaire. Je ne pensais jamais revenir à Hong Kong jusqu'à ce qu'on m'approche pour tourner un film là-bas. Et là, tout a déboulé. Je suis toujours resté simple et je me suis toujours dit que je devais travailler très fort pour réaliser mes rêves. Jeune, je ne souhaitais que d'avoir de la nourriture dans ma boîte à lunch. Je voulais aussi devenir Muhammad Ali. J'ai commencé à m'entraîner à sept ans. Petit à petit, je suis devenu cascadeur, puis coordinateur de cascades, puis acteur. »

Avec l'horaire très chargé qu'il a, on se demande comment il a pu trouver le temps de s'arrêter à Montréal. Il s'envolait ce matin pour Toronto pour le tournage du film *The Tuxedo*. Suivront des productions à Bangkok (*Highbinders*), à Londres et à Las Vegas (*The Bellboy*). Il a même des projets de films avec Jet Li et... Roberto Benigni ! S'étonne-t-on qu'il ait presque une centaine de productions à son actif ? « Il m'a fallu 20 ans pour devenir une star en Asie, puis en Amérique. Si Dieu existe, il m'a choyé ! »

cyberpresse.ca La programmation du FFM, des hyperliens et une sélection de critiques peuvent être consultés à www.cyberpresse.ca/fm

EN COMPÉTITION

La course s'annonce serrée

MARC-ANDRÉ LUSSIER

AVANT DE PASSER aux pronostics, parlons un peu des trois films présentés hier en compétition, dont le très attendu *Betty Fisher et autres histoires* de Claude Miller. Portant à l'écran un roman de Ruth Rendell, le réalisateur de *La Classe de neige* orchestre encore une fois un suspense troublant dans lequel un enfant, ils sont pratiquement toujours présents dans ses films, est impliqué.

Découpé en petits chapitres, *Betty Fisher et autres histoires* relate le parcours de deux femmes, mères d'un petit garçon du même âge, dont les destins vont se croiser de singulière façon.

La Betty du titre, interprétée avec justesse par Sandrine Kiberlain, est une jeune auteure à succès ; l'autre femme, Carole (Mathilde Seigner), travaille dans un bar. Leurs vies respectives basculent le jour où, après la disparition tragique du fils de Betty, la mère de cette dernière (Nicole Garcia), instable sur le plan psychologique (c'est le moins qu'on puisse dire !), décide d'enlever l'enfant de Carole afin de consoler Betty.

Au milieu de la tourmente, le petit José, témoin innocent du traumatisme que subit le monde de l'enfance lorsque celui-ci s'entrechoque à celui des adultes.

La force du film réside indéniablement dans les personnages. Imprévisibles, ils sont défendus par des acteurs crédibles de bout en bout. Nicole Garcia offre d'ailleurs une prestation mémorable. De son côté, Luck Mervil se tire bien d'affaire. Le récit distille par ailleurs un aspect mystérieux et troublant qui séduira les amateurs de suspenses psychologiques.

Du bel ouvrage.

Lointains territoires

De Corée nous est parvenu *Chingu* (L'Ami), un film bancal à nos yeux d'Occidentaux, en ce qu'il se promène en des territoires qui nous semblent difficilement accessibles. Le décalage était d'autant plus flagrant que le cinéma Impérial était rempli à craquer d'un public composé en majorité par des membres de la communauté coréenne. Qui se bidonnaient au son des répliques alors que rien de



vraiment drôle ne se passait sur l'écran. Avons-nous perdu quelque chose dans les sous-titres ? Un autre degré nous aurait échappé ? Toujours est-il que nous sommes restés très froid devant cette production, réalisée par Kwak Kyung-Taek, dans laquelle une histoire d'amitié entre jeunes garçons est détournée vers le film de gangsters très violent.

Beaucoup plus intéressant est *Kah-Chan* (La Mère), un film réalisé par le vétéran cinéaste japonais Kon Ichikawa (à qui la Cinémathèque québécoise consacre un cycle dès le 6 septembre). Porté par la remarquable prestation de Keiko Kishi, le film nous plonge dans le Japon du XVIII^e siècle au moment où sévit une famine. Le récit explique pourquoi une veuve élevant seule cinq enfants à la maison accepte d'adopter un jeune homme venu lui soutirer de l'argent. Des images admirablement composées (la pellicule a été traitée de façon à ce que les teintes des couleurs soient délavées), un scénario magnifiquement écrit, parsemé de touches d'humour, et surtout, la présence vibrante de l'actrice, font

de ce film, réalisé par un cinéaste âgé de 86 ans, l'un des plus solides de la sélection.

En avant les pronostics !

À la veille du dévoilement du palmarès, bien malin celui qui pourrait deviner avec certitude dans quel sens iront les choix du jury que préside Emmanuelle Béart. Après avoir vu 22 des 24 productions sélectionnées en compétition officielle, force est de constater que la course au Grand Prix des Amériques s'annonce très serrée cette année. D'autant plus que, une fois n'est pas coutume, la qualité générale de la sélection est d'assez belle tenue.

À vue de nez, au moins quatre films peuvent prétendre aux grands honneurs. Présenté lors de l'ouverture du festival, *L'Ange de goudron* de Denis Chouinard, même plus d'une semaine après sa présentation (autant dire une éternité dans le contexte temporel d'un festival !) tient encore très bien la route. *Das Experiment*, de l'Allemand Oliver Hirschbiegel, fut par ailleurs l'électrochoc de la compétition avec une histoire de cobayes humains à tra-



Parmi les films présentés hier en compétition, on trouvait *Kah-Chan* (La Mère), mettant en vedette l'actrice japonaise Keiko Kishi, et le très attendu *Betty Fisher et autres histoires*, de Claude Miller, dans lequel on peut voir Luck Mervil faire ses débuts au cinéma aux côtés de Sandrine Kiberlain.

vers laquelle étaient démontés les mécanismes menant à tous les abus de pouvoir, à tous les nazismes. *Pismo do Amerika* (Une Lettre pour l'Amérique), premier long métrage de la réalisatrice bulgare Iglia Trifonova, a grandement séduit les festivaliers avec ses accents sensibles et subtils, road movie peuplé de personnages inoubliables. *Der Tunnel* (Le Tunnel) de l'Allemand Roland Suso Richter, a de son côté suscité la plus vive émotion en relatant l'histoire (véritable) d'un athlète est-allemand décidant de creuser un tunnel de 145 mètres sous le mur de la honte afin de faire passer sa soeur à l'Ouest.

D'autres prétendants pourraient tout aussi bien créer la surprise sans pour cela faire scandale. À part deux ou trois productions dont on se demande vraiment ce qu'elles faisaient en compétition (*Du Miel pour Oshun*, *Engel & Joe* notamment), plusieurs ont aussi fait belle figure. Si le jury décide de récompenser des oeuvres plus exigeantes, la saga poétique brésilienne *À la gauche du père*, lourde mais néanmoins truffée de fulgurances, pourrait fort bien se faufiler en tête du palmarès. Tout comme *Mariages* de la Québé-

coise Catherine Martin ou *Kah-Chan* (La Mère) du vétéran cinéaste japonais Kon Ichikawa.

Du côté des prix d'interprétation, encore là point d'évidences. Chez les femmes, Keiko Kishi dans *Kah-Chan* (La Mère), Sissy Spacek (*In the Bedroom*), Nicole Garcia (*Betty Fisher et autres histoires*) et Fanny Mallette (*Une Jeune fille à la fenêtre*) sont les candidates les plus sérieuses.

Du côté des hommes, la lutte devrait normalement se faire entre Zinedine Soualem (*L'Ange de goudron*), Moritz Bleibtreu (*Das Experiment*), Michael Degen (*Leo und Claire*) et Ricardo Darin (*El Hijo de la Novia* (Le Fils de la mariée)).

Fu Qin Ba Ba (Les Deux Pères) du Chinois Lou Jian, et Tili de l'Espagnol Juanjo Gimenez Pena, tous deux présentés aujourd'hui, viendront peut-être brouiller les pistes.

BETTY FISHER ET AUTRES HISTOIRES

★★★★

CHINGU (L'AMI)

★★

KAH-CHAN (LA MÈRE)

★★★★1/2

LITTÉRATURE DU VOISIN

Rites de passage féminins



DAVID HOMEL
collaboration spéciale

À quatorze ans, découvrir que ta mère couche avec le gars avec qui tu couches, ça doit faire mal. Et, effectivement, cette révélation provoque une crise chez Roanne Chappell, la jeune héroïne d'*Étoile de mère*, le premier roman de la Néo-Zélandaise G. Zoé Garnett. Cette crise chez Roanne se traduit par une longue fugue, en Californie, pendant laquelle la petite Roanne fait la découverte de la vie adulte, tout en restant, faut-il le souligner, une jeune fille assez naïve.

Innombrables sont les romans de rites de passage. Le passage vers l'âge adulte, souvent assez douloureux et cahoteux, a déjà absorbé l'attention de plus d'un romancier. La question, pour nous les écrivains, est comment renouveler le genre.

C'est sûr que G. (« G » pour Gale, mais on a cru bon éviter ce nom qui a de méchants échos en langue française) Zoé Garnett ne cherche pas à renouveler quoi que ce soit. Elle cherche à nous divertir, à nous amuser, et là, on peut dire qu'elle réussit. Lorsque la jeune Roanne tombe sur sa mère accroupie sur le sexe de son amant à elle, elle lui mord la fesse — à sa mère — et prend la clef des champs. Surtout que sa mère refuse de renoncer au gars qui s'est tapé les deux. Destination : l'État d'Oregon, dans le nord-ouest des États-Unis, chez Didi, un nain homosexuel français qui est également dessinateur. Que fait ce nain gay au milieu de la forêt ? Si vous posez ce genre de question, alors *Étoile de mère* n'est pas pour vous.

Didi s'avère tout à fait charmant, car c'est le propre, apparemment, des homosexuels d'être charmants avec les jeunes filles — sinon dans la vraie vie, au moins dans les romans. Et Didi est dessinateur, le métier que Roanne voudrait pratiquer un jour. Didi a un autre avantage : son frère Pascal, qui n'est ni homosexuel ni nain, mais tout à fait délicieux aux yeux de Roanne. Il l'initie aux plaisirs de l'amour — Roanne Chappell est sûrement la seule fille de quatorze ans qui soit multiorgasmique, mais au diable le réalisme ! Le beau Pascal amène Roanne à San Francisco, ensuite à Los Angeles, où la petite vit sa vie d'aventurière, de « mineure émancipée », comme on dit.

La drogue, l'alcool, l'avortement, l'argent, le vice, tout y passe. Mais Roanne a toujours la tête bien vissée sur les épaules, et elle sait éviter les situations fâcheuses, à l'opposé de sa meilleure amie Gilbey Tarr (Gilbey comme la marque de gin...) qui se fait battre par un amant brutal, et qui accepte ce traitement passivement — comme le fait Roanne, d'ailleurs. Chaque fois que la vie devient « méga-dégueu », pour citer la voix de la petite, elle cherche refuge dans son carnet de dessin, tout comme sa mère, également artiste, qu'elle a fuie, mais qu'elle pardonne en même temps, et avec qui la relation n'est malheureusement jamais résolue.

Lorsque tu as quatorze ans, et que tu es dotée d'un corps qui fait rêver chaque homme qui passe, tu n'es pas forcément la meilleure narratrice qui soit pour conter une histoire. Le vocabulaire de Roanne Chappell se résume à une série de « Super ! » et de « Méga-chiant ! » qui m'a fait grincer des dents. Peut-être l'auteur ne fait-elle qu'être réaliste ; peut-être les jeunes filles en Californie disaient-elles des trucs comme « Je mégapuais comme une haleine de chiots sous les bras » en 1981, à l'époque de cette histoire. Si tel est le cas, je n'ai pas plus envie que ça de passer des centaines de pages avec elles.

À Los Angeles, dans le chic quartier de Malibu, Roanne croise tout ce qui est moralement pourri dans cette ville. Les parents de Gilbey, qui animent des réunions de prière. Des gangsters, des chauffeurs de taxi mégasympas, des bonnes mexicaines et haïtiennes, les seuls personnages à avoir un peu d'âme, la jeunesse dorée, des batteurs de femmes, des vicieux... Tout y passe, et Roanne flotte sur la surface de cette mer trouble, à la recherche de la tendresse, car si elle baise avec un tel ou un autre, ce n'est que pour pouvoir dormir dans ses bras après l'acte, telle une fillette en manque de sa mère.

J'ai trouvé la voix de Roanne Chapell agaçante, et la traduction y est pour beaucoup. Je fais peu confiance à une traductrice qui se trompe entre *moose* (original) et *mouse* (souris), et qui se bat comme le diable dans l'eau bénite pour suivre les interminables jeux de mots adolescents de Roanne et Gilbey. Mais il ne faut pas blâmer seulement la traductrice pour le ton de ce roman. *Étoile de mère* est précédé d'une page de remerciements conçue, non pas pour remercier, mais pour racoler, et pour épater le lecteur. Une page qui mentionne un maximum de gens célèbres, pour nous signaler que l'auteur de ce tout premier roman est déjà célèbre elle aussi. Comme stratégie de vente, ça va peut-être marcher. Après tout, l'auteur est principalement actrice, et sur la scène, il faut éblouir le public.



ÉTOILE DE MÈRE
G. Zoé Garnett,
traduction française
d'Aline Azoulay
Éditions du Seuil,
333 pages

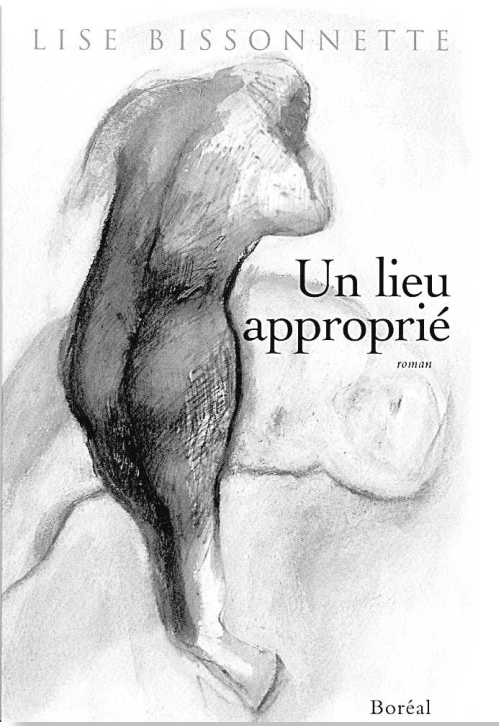
ENTREVUE

Le regard en biais de Lise Bissonnette

ALINE APOSTOLSKA
collaboration spéciale

Lise Bissonnette, vous connaissez ? Oui bien sûr, mais laquelle ? La journaliste engagée, éditorialiste puis directrice controversée du *Devoir* ? L'actuelle présidente-directrice générale de la Grande Bibliothèque ? Non. Lise Bissonnette, la femme qui, en forme dès le matin (plus que vous en tout cas !), lors d'un petit-déjeuner impromptu, raconte ses anecdotes personnelles et s'enquiert de vos projets en vous consultant (sinon en vous rassurant) ? Celle, disponible, qui n'hésite pas à rester une heure et demie de plus après une entrevue à Radio-Canada pour échanger des informations sur le milieu littéraire, insister sur la nécessité de relancer le Pen Club, s'interroger sur l'implication réelle de certains écrivains français dans le Prix de la Francophonie (la sienne, au sein du jury, avec les voyages et les lectures que cela nécessite, reste effective), lancer des paris sur les lectures intimes de nos hommes politiques « Jean Chrétien affirme qu'il lit — c'est dommage que cela ne transparaisse pas », « Lucien Bouchard aimerait la littérature française et aurait La Pléiade chez lui ; eh alors, un premier ministre qui lit Proust, je trouve ça rassurant » ? Lise Bissonnette, qui renchérit sur vos jeux de mots (sinon vos impertinences) et en rit avec vous ? Non, non. Lise Bissonnette, l'écrivaine.

Reposons donc la question : connaissez-vous Lise Bissonnette ? L'écrivaine, oui, mais en quoi ne serait-ce pas la même ? Quand cesserons-nous, dès lors que l'on aborde un personnage public, de le découper en tranches de cake ? En quoi le fait d'aimer, de connaître et d'exercer un pouvoir (sans conteste !) interdit-il que l'on puisse aussi le regarder de l'intérieur, le disséquer pour n'en être pas dupe, surtout lorsqu'il s'agit, au passage, du sien ? Ceci explique cela. Avoir construit son image, avoir exercé un pouvoir, justifie que l'on soit seul à savoir les remettre en question, ou plutôt, en perspective. L'écriture doit rester l'exercice farouche du contre-pouvoir sinon, c'est du petit point (se référer à Pierre Samson dans *Alibi*).



L'angle intime

Lisez plutôt : « Je cherche le paradis terrestre. Le paradis sur terre. La terre du paradis. Quand j'y serai, je m'en chasserai moi-même. Car je ne le cherche pas pour m'y installer. » Ainsi parle Lise Bissonnette, à travers Marie, héroïne abitibienne du premier roman paru en 1992, qui dans *Un lieu approprié*, nouveau roman qui clôt la trilogie après *Marie suivait l'été* et *Choses crues*, disparaît



PHOTO ARMAND TROTTIER, La Presse ©

Lise Bissonnette

sur une piste d'Éthiopie. Ces mêmes pistes que l'auteur a, une fois de plus, parcourues en jeep pour les besoins de l'écriture, et dont elle nous est revenue entière. Au meilleur de son écriture. Toute fin de cycle porte sa complétude, un résumé des thèmes, du style, des visées et visions de l'auteur. Un pur concentré. Car derrière les engagements, la représentativité, la carrière, et le respect recherché à travers ceux-ci, Lise Bissonnette cultive un certain regard. Un regard en biais.

C'est le regard des concubines chinoises qui, derrière les voiles de circonstance, voyaient ce que jamais ne virent les souverains. Le regard de l'éthiopienne reine de Saba, justement, qui, en un coup d'oeil porté sur Salomon, saisit la stratégie qui lui permettrait de sauver son peuple. Le regard de l'écrivain surtout, qui ne peut impunément croire, ni surtout vendre, la face exposée de la lune. Or l'écriture, depuis l'âge de 15 ans, reste la constante de Lise Bissonnette. Le lieu approprié qu'elle a choisi pour observer le vivant, avec une plume drue, vivace, lucide mais sans dramatisation, ouvertement sexuelle sans atermoiements ni fausse pudeur. La littérature est pour elle ce lieu en retrait, qui, certes, nourrit la passion du présent, suit les montagnes russes des pouvoirs terrestres, autant qu'il se nourrit d'elle.

Ainsi, à l'inverse de François Dubéau, critique d'art homosexuel de *Choses crues*, dont toute la vie fut gloire de l'apparence et calvaire de l'inexistence, Lise Bissonnette ne redoute pas que son oeuvre littéraire semble inconforme à une certaine image : « J'ai toujours eu ce regard ironique sur moi-même, dit-elle en entrevue, comme j'ai toujours préféré le reportage à l'éditorial, parce qu'il me permettait d'assister sans me commettre. Mais maintenant que j'ai toute liberté de m'impliquer, je m'en donne à coeur joie. » Elle regrette cependant que « rares so(ie)nt les journalistes qui osent vraiment se placer sur un terrain littéraire, m'interviewer comme écrivain. On voudrait systématiquement trouver quel ministre se cacherait derrière tel ou tel personnage » Aucun, beaucoup, mais, dans *Un lieu approprié*, même les politiciens sont donnés à voir sous leur angle intime, pour ne pas dire invisible.

Exil volontaire

Ainsi, le thème même du lieu approprié a-t-il été choisi pour interroger, sinon susciter une révolte identique à celle de l'écrivain suisse Robert Walser qui lui a inspiré le titre, en s'insurgeant contre l'évocation d'un tel lieu.

Ce troisième roman se situe en 1985. Gabrielle Perron, universitaire et séparatiste,

ministre des Affaires culturelles, se met volontairement en retraite, au dernier étage (en hauteur) d'un immeuble d'hôtellerie au bord de la Rivière-des-Prairies (en marge de Montréal) pour ne pas dire au beau milieu de nulle part. « Il y a des choses qu'elle pensait pour la première fois, à l'ombre de la présence si étrangère de Pierre. » Pierre, le jeune désœuvré qui refait les peintures et que Gabrielle se plaît, un temps, à déniaiser, mais qui s'avérera constituer le lien avec Marie et son amant, François Dubéau (dans *Choses crues* elle était sa Vitaline®). Aucune raison « valable » à cet exil volontaire, sinon « la nouvelle insignifiance » pointée par l'auteur, la perte des idéaux, de l'élan, des êtres qui ont façonné sa vie. 1985 : la bombe atomique du sida, celle de la famine en Éthiopie, pulvérisent les mirages des nantis occidentaux. « Ce que j'aime de Gabrielle, explique Lise Bissonnette, c'est qu'elle refuse l'acquis. Parce que c'est devenu normal d'être souverainiste, de gauche et sexuellement libérée, elle se met de côté. Sans être pour autant désespérée, elle tente une autre vie. Comment, elle ne le sait pas, mais elle reste une dissidente. »

Mais du « nulle part » acide et minéral de l'Abitibi du premier roman, et lieu natal de l'auteur, à l'ailleurs enchanté de l'Abyssinie, et même si « les lieux comme les époques façonnent les êtres », peut-on pointer le lieu de la renaissance sur une carte ? Où est le lieu où l'on se relève de ses faillites ?

« Je ne sais même pas comment avoir une peine d'amour. Pourtant, à bien y regarder, je l'ai. Je suis de celles qui ont rencontré un être pour s'habiter de lui ensuite à chaque seconde et qui ont eu la grâce, un jour dans un train ou une voiture ou une chambre étrangère, de l'entendre dire « tu as fait de moi un autre », en se trouvant heureux de ce qu'il est devenu. C'est aimer, cela, et être aimée. (!) Car les heures pèsent le double quand elles sont des parenthèses dorées à d'autres vies. Et l'amour a duré, il dure toujours, il est inépuisable. Sauf qu'il n'a plus cours. » Cette lettre, que Gabrielle Perron envoie à son professeur parisien pour lui reprocher de l'avoir fourvoyée, elle, toute une génération, en affirmant que l'on pouvait tout posséder, la fête de l'esprit et du corps, cette lettre détiendrait-elle un début de réponse ? Tout ça ne marche pas. Et puis, ne chosifie-t-on pas les lieux, les causes, les titres, les amours, dès lors qu'on se les approprie ? Dès lors qu'un lieu incarne une certitude ? Lise Bissonnette y oppose la vertu de la mouvance, le courage fou (fol, vide) du départ, de la quête.

SCIENCE-FICTION

Caleb Carr perdu dans le futur

SILVIA GALIPEAU

Nous sommes en 2024. Gideon Wolfe, professeur de psychologie criminelle à New York, reçoit une disquette contenant les images du meurtre de la présidente des États-Unis, commis cinq ans plus tôt. Mais dans la foule, au lieu du visage de l'assassin afghan 1000 fois diffusées, Wolfe découvre les traits d'un inconnu. L'image diffusée au monde entier n'était qu'un faux.

Après avoir exploré le passé dans le très acclamé *Aliéniste*, Caleb Carr pénètre ici dans le monde du futur. Sur celui-ci règne l'information avec un grand I, diffusée à grande échelle grâce à Internet. Mais cette information, comme on l'apprend dès les premières pages, est truffée de mensonges.

Ainsi, Gideon Wolfe, au cours de son investigation, fait la rencontre de Malcolm Tressalian, génie profondément tourmenté physiquement et mentalement, le fils du

créateur de l'Internet moderne, et de sa magnifique soeur Larissa, dont il tombe sous les charmes quasi immédiatement.

Tous deux font partie d'une équipe en guerre contre le mensonge ambiant. Leur arme : lutter contre le mal par le mal. En un mot, ils truffent eux-mêmes l'information de mensonges de plus en plus gros, afin de démontrer à tout et chacun dans le monde entier la manipulation dont ils sont si passivement et surtout facilement victimes. Mais l'arme s'avérera contre-productive et le mensonge leur échappera, au plus grand péril de la planète entière.

Le ton du récit, raconté comme une confidence à la première personne, est malheureusement un tantinet trop moralisateur pour être crédible, et fini par sonner carrément faux. On n'embarque que difficilement dans cette croisade de valeureux chevaliers du futur et les commentaires du héros entourant les dangers de l'information finissent par être carrément agaçants.

C'est dommage car les descriptions du monde de demain sont excellentes et terriblement réalistes : on ne mange plus de hamburgers depuis l'épidémie de la bactérie *E. coli*, la Californie souffre de graves problèmes d'eau, la planète a été secouée par un krach boursier, le littoral atlantique est mort et vidé de tous poissons, les Balkans sont redevenus la poudrière du monde depuis le retrait des troupes américaines, la secte du Falun Gong a été totalement massacrée, Israël participe à la guerre civile turque du côté des Kurdes, etc.

Ces petites anecdotes viennent agréablement alimenter le récit, qui se fait ainsi accrocheur. Le dénouement est toutefois incontestablement décevant. Après un récit si noir, on aurait espéré une fin moins rose. Bref, distrayant, mais sans plus.



LE TUEUR DE TEMPS
Caleb Carr
Presses de la Cité, 331 pages

25^e édition du Festival des films du monde
du 23 août au 3 septembre 2001
Le Festival et son partenaire Air Canada souhaitent remercier les commanditaires suivants pour leur précieuse collaboration :

COLLABORATEUR

Que faites-vous après le travail ?
ASSOCIÉ

Eau de Source Naturelle
Les Alpes Françaises

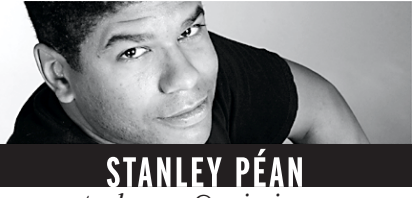
Information : (514) 848-3883 Site Internet : www.film-montreal.org

Participez au concours Air Canada
« Cinéma en tous genres »
Vous pourriez gagner deux billets pour Londres en Service Hospitalité^{MD}.

AIR CANADA

| BOUQUINS, SOLEIL, SANGRIA |

Attention : inflammable !



STANLEY PÉAN
stanleypean@ecrivain.com

Je vous fais une confidence, mais n’allez surtout pas croire que je veuille me donner des airs de patriarche sage et revenu de tout : j’ai connu un tas de filles dans le genre de cette paumée, du temps où je brûlais ma jeunesse dans les bars saguenéens. Dans la vraie vie, elle s’appelle Caroline Rivard, on la surnomme Gazole, à cause de l’odeur d’essence qui lui collait à la peau du temps où elle travaillait à la station-service de son père. Le surnom lui va à merveille, d’autant plus qu’il traduit admirablement son tempérament bouillant, voire inflammable. Elle est jeune, vingt ans, peut-être moins, fréquente le cégep de Chicoutimi sans trop s’y intéresser, boit volontiers de la bière Illégale (il n’y a pas de hasard !) et joue du synthé dans un band rock au nom éloquent, *Le Livre des morts*, dont son chum Pyramide est le chanteur et co-leader. Le groupe se produit sur une base régulière au bar des Sales Guenilles, enchaînant indifféremment des vieilles tounes de Gainsbourg, de Nick Cave, un peu de Noir Désir, d’Arthur H, de Leloup, de Bashung et d’Offenbach. À ce répertoire éclectique mais à forte dominante sombre s’ajoutent leurs compos originales

dont les textes sont signés Lance, le parolier attiré du *Livre des morts*. N’importe quoi qui fesse, dixit Retors, leur bien-nommé imprésario.

Somme toute, son histoire ressemble à celle d’un tas de jeunes filles, du Saguenay ou d’ailleurs, des petites paumées et révoltées qui usent leur bohème en rêvant d’une vie moins plate, plus trippante. Seulement, voilà qu’on retrouve cet innocent (comme dans l’hostie d’innocent !) de Lance pendu au bout d’une corde dans son studio, nu et bandé comme un cheval. Pour expliquer son geste, il n’a laissé qu’une lettre d’adieu sibylline comme l’étaient parfois ses paroles de chansons et les autres textes qu’il écrivait pour lui-même. Et du coup, l’univers de Gazole bascule, elle sent monter en elle la rage, l’incompréhension, le désarroi. Habitée par des fantasmes d’une violence rare, elle en veut à la Terre entière mais s’en veut encore davantage de n’avoir pas su décèler les signes avant-coureurs de la tragédie. À quoi reconnaît-on un suicidaire ? Est-il possible de le sauver de lui-même ? Et pourquoi, bordel, pourquoi Lance en est-il arrivé là ?

Telles sont les prémisses du plus récent bouquin de Bertrand Gervais, professeur de littérature à l’UQAM, auteur d’essais sur la littérature américaine, d’un recueil de nouvelles (*Tessons*, XYZ 1998) et d’un précédent roman fort bien accueilli par la critique (*Oslo*, XYZ 1999). Les esprits chagrins se méfient parfois des romans écrits par des universitaires, souscrivant à un préjugé idiot voulant

que leurs ouvrages soient forcément abscons et déconnectés du monde réel, de la « vraie vie », expression galvaudée s’il en est une. Qu’on se le dise alors tout de suite, *Gazole* n’a rien de ces ennuyeux livres à thèses, aux structures tarabiscotées qu’on associe à tort à la faune universitaire. Actuel par l’intrigue, le sujet et la facture, ce roman éblouissant nous plonge dans un univers aisément reconnaissable, où l’on croise des Hells Angels, des webmasters de sites de pornographie juvénile, et de ces éternels mômes, rebelles sans raisons, qui portent en eux le désabusement de l’époque. En ce sens, *Gazole* et sa bande sont bien les dignes rejetons de la première génération punk. Vêtus de T-shirts à l’effigie de Ramones ou des Dead Kennedys, ils se réclament volontiers de Nick Cave et n’hésiteraient certes pas, eux aussi, à crier avec hargne : No future now !

Au-delà de ces repères concrets qu’on aurait tort de voir comme une concession racoleuse à l’air du temps, *Gazole* porte sur une thématique à la fois vieille comme le monde et intemporelle, qu’Albert Camus appelait d’ailleurs le problème philosophique fondamental : le suicide. Obsédée par la question du motif du geste radical commis par son copain, elle erre dans cette ville qui la dégoûte et relit sans cesse les feuillets épars sur lesquels le défunt couchait en termes métaphoriques ses angoisses, ses joies et ses peines, regroupés sous des titres mystérieux : Le cycle de l’homme-crapaud, Le livre de l’inquiétude. Littéralement hantée par l’image du ca-

davre nu au sexe turgescent — elle dont les pratiques sexuelles excluent la pénétration —, *Gazole* traquera Pierre Vallée, le prof de littérature qui avait su encourager les ambitions littéraires de Lance ainsi que les quelques filles qui gravitaient autour de son ami, convaincue qu’à force d’interroger ces personnes elle saura trouver la clé du mystère. Manifestement, notre héroïne n’a pas lu *La Chute* de Camus, dont le cynique narrateur faisait remarquer ironiquement que les gens s’imaginent toujours qu’on se suicide pour une raison alors qu’on peut très bien mettre fin à ses jours pour deux raisons.

Par son écriture dense, d’un lyrisme à la fois noir et incandescent, par sa structure éclatée qui dynamite l’ordre chronologique des événements, par la portée quasimétaphysique du questionnement qui le traverse, *Gazole* s’impose d’ores et déjà comme l’un des moments forts de la rentrée automnale en littérature québécoise. Je n’aurais jamais l’audace de m’improviser diseur de bonne aventure, toutefois il m’apparaît évident que ce deuxième roman de Bertrand Gervais fera non seulement couler pas mal d’encre, mais saura rallier le lectorat important qu’il mérite. Une précaution s’impose cependant : il vaudrait mieux tenir *Gazole* loin d’une flamme vive. Ce livre n’est ni plus ni moins qu’explosif !

★★★★1/2

GAZOLE
Bertrand Gervais, XYZ, 174 pages

| POLAR |

Mieux vaut en rire qu’en mourir

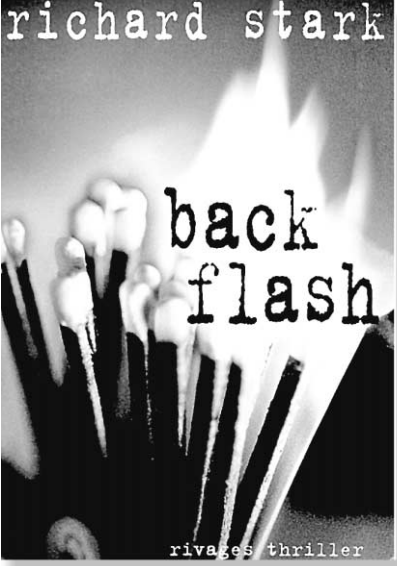
GILBERT GRAND

Dans le monde mortellement sérieux du polar où, à la moindre contrariété, vous risquez de prendre une balle dans le ventre ou de finir bafrafré d’une oreille à l’autre, le rire, l’humour — du plus noir au plus débridé — et la satire féroce sont des denrées trop rares pour ne pas célébrer Donald Westlake et Carl Hiaasen qui en usent immodérément. Car tant qu’à mourir, mieux vaut encore en mourir de rire.

Auteur prolifique et d’une confondante polyvalence, Weslake adore se dissimuler derrière des pseudonymes (Richard Stark et Tucker Coe notamment) pour mieux alterner styles et thématiques. Sur le versant noir et grinçant de son oeuvre, on ne saurait manquer *Le Couperet*, LE roman sur le coût humain des restructurations, où il prend à son propre jeu le *big business* et sa quête du profit à outrance. Sur un mode plus loufoque mais néanmoins vitriolique, il brocarde la presse à sensation dans *Faites-moi confiance*, ou l’industrie du tabac dans *Smoke*.

Mais c’est quand il met en scène Dortmund et Parker, ses deux voleurs aussi maladroits que persévérants, que Westlake fait surtout étalage de sa prodigieuse virtuosité. Il semble éprouver alors un malin plaisir à concocter des scénarios tordus pour les faire dérailler aussitôt sous les coups du hasard, ce qui le force à remettre le tout sur le métier et à en étudier toutes les variantes. Son souffre-douleur est généralement Dortmund : quels que soient les trésors d’imagination et d’improvisation que déploie ce voleur malchanceux et ses quatre complices, leur casse échoue inmanquablement. De quoi faire se retourner dans sa tombe un Arsène Lupin rouge de honte.

Le scénario semble se répéter dès l’ouverture d’*Au pire qu’est-ce qu’on risque ?* Puisque Dortmund est surpris en plein cambriolage par Max Fairbanks, le riche propriétaire des lieux qui, non content de le confier à la police, lui vole sa bague porte-bonheur. Affront suprême qui exige réparation immédiate. Et voilà Dortmund et ses amis écumanant une à une les somptueuses villas du milliardaire à la recherche de la fameuse bague. Fairbanks, qui a déjà le fisc sur le dos, en a vite assez de ce voleur rancunier, il décide de lui tendre un piège en l’attirant dans un de ses casinos de Las Vegas transformé en



forteresse imprenable. Un défi que Dortmund va pour une fois relever magistralement. La baraka aurait-elle enfin changer de camp ? On le lui souhaite vivement.

D’un casino à l’autre

Braqueur impénitent depuis 1962 déjà (*Comme une fleur*), Parker avait disparu dans les années 80 pour reprendre avec éclat du service vers la fin du millénaire (*Comeback*). Pour ce voleur méthodique dur à cuire qui n’hésite pas à tuer si nécessaire, l’histoire ne cesse également de bégayer : si ses coups échouent, c’est presque toujours dû à la trahison d’un complice trop gourmand qui ne veut pas partager le butin.

On comprend dès lors la méfiance instinctive dont Parker fait preuve au début de *Backflash*, quand un vieux fonctionnaire à la réputation un peu trop nette lui propose de dévaliser un casino flottant qui remonte l’Hudson jusqu’à Albany. Les bateaux, Parker n’aime pas vraiment ça, ils lui font trop penser à « une cellule, avec une seule entrée et une seule sortie ». Aussi planifie-t-il l’opération avec un surcroît de méticulosité. Mais une fois sur la terre ferme, encore faut-il échapper aux requins de tous bords qui ont des dents très très longues...

Sauvons la Floride !

Aux côtés des intrigues de Westlake aux rebondissements jubilatoires, on placera sans hésiter celles du journaliste-romancier Carl Hiaasen, dont la dernière en date — *Mal de chien* (*Sick Puppy*) — ne recule devant aucun excès comique pour arriver à ses fins, à savoir planter fu-

rieusement tous ceux qui défigurent chaque jour un peu plus sa chère Floride (un recueil des chroniques qu’il publie dans le *Miami Herald* porte d’ailleurs le titre explicite de *Kick Ass*). Depuis son premier roman en 1985 (*Tourist Season*), il semble s’être donné comme mission de salubrité publique de harceler, de dénoncer, de démolir par le ridicule tous les bétonneurs et pollueurs mégalomanes, les promoteurs et politiciens véreux (une expression pléonastique dans l’État de Jeb Bush) qu’il donnerait volontiers en pâture aux crocodiles des Everglades.

Dans *Mal de chien*, on suit avec une délectation horrifiée le combat burlesque que mène le jeune Twilly Spree, écolo déjanté, millionnaire et chômeur, contre une magouille immobilière menaçant une des dernières îles encore vierges du golfe du Mexique. Dans son collimateur se trouve d’emblée Palmer Stoat, un lobbyiste mal dégrossi, spécialiste des dessous de table, prêt à tous les coups fourrés pour satisfaire son patron, Robert Clapley, lui-même promoteur et narcotrafiquant. Twilly commence par kidnapper le labrador lunatique de Palmer, puis par séduire sa belle épouse qui d’ailleurs n’attendait que ça. Quand les eaux commencent à se troubler dangereusement, il reçoit l’aide inespérée de Skink, un hermite hirsute des Everglades pour qui la survie n’a plus de secret. N’était-il pas il y a quelques années gouverneur de cet État où tous les dingues semblent se donner rendez-vous...

S’il est un conseil qu’on pourrait donner à Hiaasen dont les livres s’allongent, s’allongent, c’est d’être moins prolix, de ne plus gaspiller en un roman la matière de quatre. Nous pourrions dès lors savourer pendant longtemps encore son incroyables verve pamphlétaire.

★★★★

AU PIRE QU’EST-CE QU’ON RISQUE ?
Donald Westlake
Rivages / Thriller, 328 pages

★★★★

BACKFLASH
Richard Stark
Rivages / Thriller, 283 pages

★★★1/2

MAL DE CHIEN
Carl Hiaasen
Denœl, 516 pages

| RÉCIT |

Marcher sur la cime des arbres

ÉLISABETH BENOIT
collaboration spéciale

Depuis plusieurs années, le botaniste Francis Hallé et son équipe travaillent à déposer sur la cime (la canopée) des arbres de la forêt tropicale un radeau fait de pontons pneumatiques et de filets d’aramide d’une superficie totale de 600 mètres carrés, comparable à celle d’un court de tennis. Cette étrange installation, posée là à l’aide d’un aérostat, permet à des chercheurs de plus de 25 disciplines scientifiques d’explorer la canopée de la forêt tropicale, d’y prélever des insectes, des fleurs et des fruits, de mettre des bourgeons dans des tubes de fixateurs, de capter les gaz émis par les arbres, mais aussi de dormir (parfois) dans les arbres comme nos amis les singes.

Dans son livre *Le Radeau des cimes*, qu’il a écrit en collaboration avec l’architecte-inventeur du radeau et le concepteur et pilote de l’aérostat, Francis Hallé défend l’idée qu’il serait beaucoup plus rentable d’exploiter la canopée de la forêt tropicale que d’en couper les arbres pour les vendre. La canopée constituerait, selon le botaniste, « une source très vaste, mais encore à peine explorée, de matières premières utilisables dans des activités industrielles de pointe. » C’est donc pour défendre cette

idée, mais aussi pour raconter l’aventure du radeau des cimes qu’il a écrit ce livre, dans lequel il fait partager au lecteur la vie lors des expéditions, décrivant à la fois la splendeur de la forêt, l’installation du radeau, mais aussi la vie au camp, celle d’une trentaine de personnes vivant ensemble durant quelques semaines, qui s’affairent à « inverser les axes ».

Le passage le plus intéressant est celui consacré aux recherches sur la canopée, où il est question des lianes — dont certaines (cela reste à confirmer), appartenant au genre Entada, dans la famille des mimosas de la Côte d’Azur (!), approcheraient des mille mètres de longueur — et des défenses biochimiques des arbres, les métabolites secondaires qu’ils produisent afin de se débarrasser des herbivores, parasites et autres ennuyeux.

Ce livre présente quantité d’informations et traite d’un sujet splendide. Mais il reste décevant au niveau de la forme.

★★1/2

LE RADEAU DES CIMES —
L’EXPLORATION
DES CANOPÉES FORESTIÈRES
Francis Hallé,
avec Dany Cleyet-Marrel
et Gilles Ébersolt
JC Lattès, 282 pages

Vous avez un événement à célébrer ?

Partagez ce bonheur avec vos parents et amis en plaçant une annonce dans la rubrique

CÉLÉBRITÉS

- un anniversaire de mariage
- des fiançailles
- un mariage
- un anniversaire de naissance
- l’obtention d’un diplôme
- ou tout autre événement spécial



DIPLOME

Félicitations à notre fils Jean-Charles qui vient de terminer avec succès son baccalauréat en administration. Bonne chance. Tes parents Evelyne et Robert.

Ces annonces sont publiées tous les dimanches dans **La Presse**
Heure de tombée : **Mercredi 17 h**

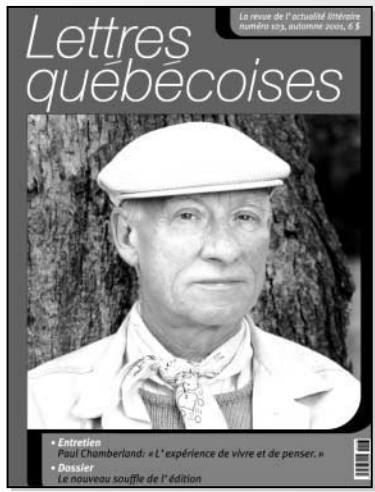
Composez le **(514) 285-6999** ou le **(514) 285-7274**
Appels interurbains (sans frais) **1 800 361-5013**

CHOIX DE FORMATS

Hauteur	Largeur	Tarifs
3 po	2 3/4 po	100 \$
3 po	5 1/2 po	200 \$
5 po	5 1/2 po	350 \$

La Presse

Lettres québécoises la revue de l’actualité littéraire



Recevez en prime Un été en Provence de Danielle Dubé et de Yvon Paré
(valeur 25 \$) avec un abonnement d’un an à *Lettres québécoises*

NOM :
ADRESSE :
VILLE :
CODE POSTAL : TÉL. :
CI-JOINT 20 \$ POUR UN ABONNEMENT D’UN AN : ☐ CHÈQUE ☐ MasterCard ☐ VISA
NO : EXP. :
SIGNATURE : DATE :
103

RETOURNER À : **LETTRES QUÉBÉCOISES** : 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.95.18 • Télécopieur : (514) 525.75.37 • Courriel : xyzed@mlink.net

Les rencontres mondiales de poésie



PIERRE VENNAT
SOUVENIRS - SOUVENIRS

Comme le disait le grand poète québécois Alain Grandbois à notre journaliste Alain Pontaut, « naturellement, ce ne sont pas toujours les gens qui parlent le plus qui écrivent le mieux ». Alors à quoi servent les rencontres de poètes, des gens qui écrivent plutôt qu'ils ne parlent ? Ce à quoi l'académicien français Pierre Emmanuel, lui même grand poète, participant à une Rencontre mondiale de la poésie tenue à Montréal dans le cadre de l'Expo 67, déclarait (2 septembre 1967) : « J'ai un peu l'habitude de ces débats, de ces confrontations et, à mon sens, l'essentiel n'est pas expressément ce qui s'y dit, mais les contacts humains qu'on y peut prendre avec un monde politique, moral, spirituel, différent du vôtre et qui, souvent, se révèle plus proche que vous ne pensiez. L'intérêt, c'est la cohabitation momentanée de gens qui essaient de s'entendre et, en même temps, de se faire entendre. »

Un récital mémorable de Raymond Daveluy

Il y a un quart de siècle aujourd'hui (2 septembre 1976), Claude Gingras rendait hommage à l'organiste Raymond Daveluy qui, la veille, avait donné un récital mémorable sur l'orgue Beckerath de l'Oratoire Saint-Joseph, dont il était le titulaire. « Comme un fidèle serviteur, l'orgue a répondu aux moindres commandements avec une docilité et un éclat de tous les instants, même lorsque le maître se permettait, disons, une certaine familiarité à son endroit », écrivait notre critique. « Seul devant cet instrument qu'il connaît depuis 16 ans — et qu'il connaît mieux que quiconque ! —, s'appuyant sur une mémoire phénoménale et un sens musical indiscutable et un coeur généreux, sur des ressources physiques exceptionnelles aussi, sans musique devant lui et sans tireurs de jeux de chaque côté, et tel un chef d'orchestre devant une phalange de cent instrumentistes ou un pilote de course aux commandes

d'un puissant engin, le titulaire du grand orgue à traction mécanique en a tiré à peu près toute la gamme possible, en volume et en couleurs, une mosaïque sonore d'une richesse inouïe, mais une mosaïque à travers laquelle circulait toujours, et presque sans distorsion, une pensée musicale authentique. »

Marie-Claire Blais et l'engagement

Selon *Le Petit Larousse*, Marie-Claire Blais serait une « critique désabusée des conformismes ». La principale intéressée avait, quant à elle, confié à Alain Pontaut, le 2 septembre 1967, qu'elle croyait que « le premier devoir de l'écri-

vain, sa morale essentielle, doit se refléter, s'il se peut, dans la qualité de ce qu'il écrit. Je peux, certes, me sentir engagée personnellement mais bien plus vis-à-vis des individus que des problèmes sociaux dans leur ensemble. Je peux avoir des opinions, mais pas de théories. Je ne sais pas si ma voix importe. C'est vraiment dans le métier que je fais que je me sens engagée pour l'essentiel. Et c'est une entreprise difficile que d'aller jusqu'au bout du but proposé, quand ce but s'appelle l'écriture ». Dans *David Sterne*, qu'elle venait de lancer, l'écrivaine parlait néanmoins de la haine des guerres, de la propriété qui les engendre, de la bêtise cruelle des soldats, de l'angoisse nucléaire, de la misère des taudis où les enfants

sont attaqués par les rats, bref des maladies du corps social.

Vigneault casse la baraque

Véritable triomphe que la prestation de Gilles Vigneault à la Comédie Canadienne, il y a 35 ans. Alain Pontaut écrivait alors (13 septembre 1966) : « En langage de métier, on appelle ça « casser la baraque ». Tour à tour aillé et grave, familier et dense, virevoltant ou concentré, placotant ou lyrique, conteur co-casse ou tragédien qui fait se bousculer aux quatre murs, s'échauffer et se condenser, s'épurer, exploser, en lignes de force, le monde incroyablement authentique qu'il

porte en lui, le prenant à la salle et lui rendant en échange, Gilles Vigneault a fait triomphalement acclamer hier soir, à la Comédie Canadienne, l'habituel et nouveau dynamisme de sa soirée de chansons ». « Au fond, écrivait Vigneault dans le programme de la soirée, on se dit chaque fois la même chose. Autrement. Autrement tant qu'on peut. Autrement tellement que l'on croirait parfois avoir trouvé nouveau. Avoir dit autre chose. » Et Pontaut de conclure : « Vigneault, c'est chaque fois autre chose. Et aussi chaque fois la même, heureusement. En dépit de ce recommencement enthousiaste de la surprise, on demeure cependant saisi par ce parfait mariage de la mélodie et du lyrisme. »



**Passé compliqué
Présent passionnant
Futur inquiétant**

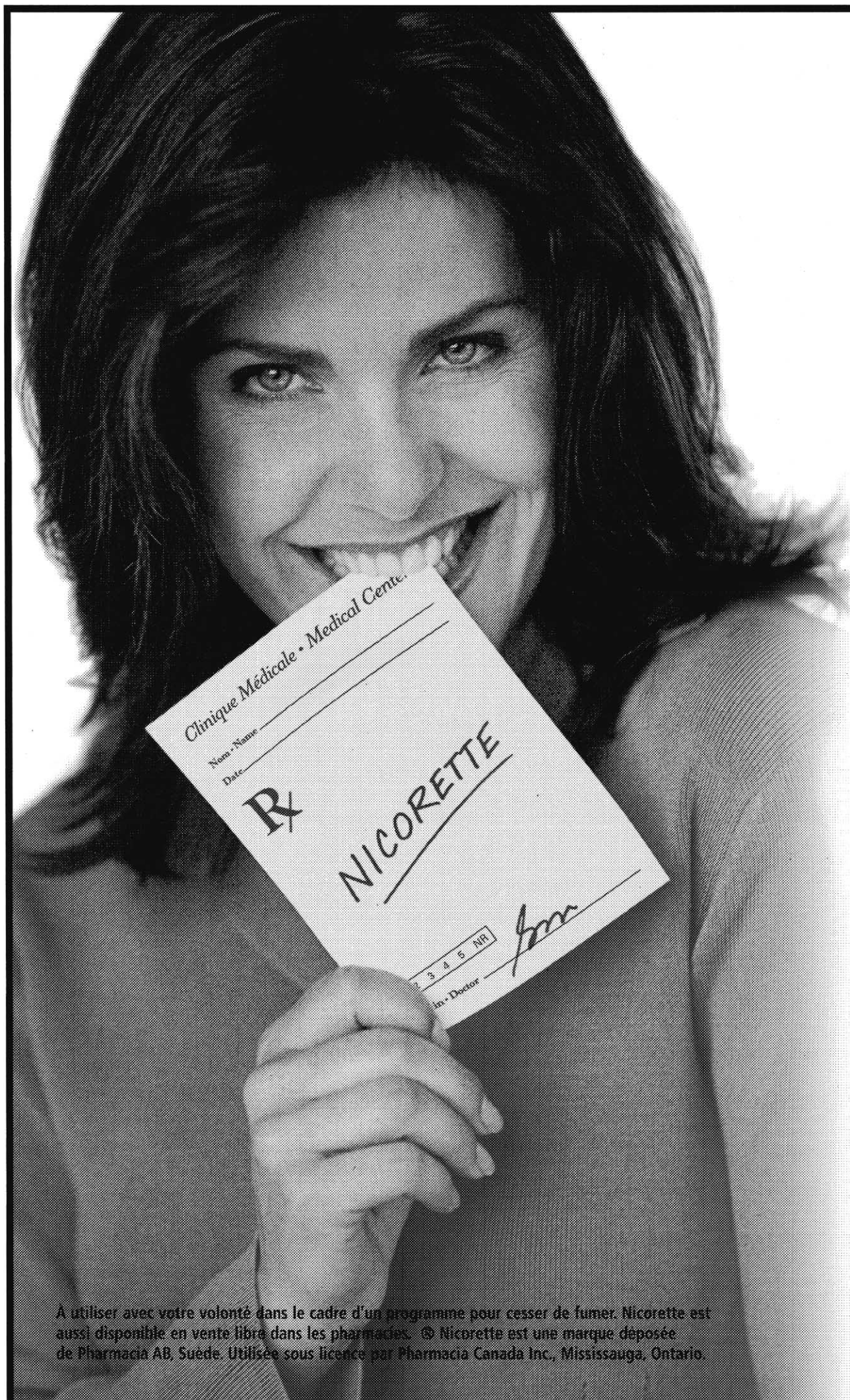
VIRGINIE
du lundi au jeudi
19 h



La Presse
cyberpresse.ca

ICI Radio-Canada

www.radio-canada.ca/virginie



**Mordu de cigarettes,
Nicorette
est maintenant
couvert**

Couvert par le régime
général d'assurance
médicaments du Québec
lorsqu'il est prescrit.
Consultez votre médecin.



**Mordu de cigarettes,
mordez dans Nicorette.**



A utiliser avec votre volonté dans le cadre d'un programme pour cesser de fumer. Nicorette est aussi disponible en vente libre dans les pharmacies. © Nicorette est une marque déposée de Pharmacia AB, Suède. Utilisée sous licence par Pharmacia Canada Inc., Mississauga, Ontario.

La Mostra craque pour les blondes

MARIE-THÉRÈSE DELBOULBES
Agence France-Presse

VENISE — La Mostra de Venise a craqué hier pour les blondes, Nicole Kidman, la star glacée hitchcockienne d'un thriller gothique, Charlize Theron, la beauté fatale glamour sud-africaine et Helen Hunt, la forte tête de la dernière comédie de Woody Allen.

Les blondes faisaient la loi au Lido mais la vénérable Mostra, doyenne des festivals de cinéma, accueillait aussi, côté cinéphilie, quelques auteurs de marque: le patriarche portugais Manoel de Oliveira qui recevait le prix Robert Bresson, le cinéaste Martin Scorsese venu défendre avec passion le patrimoine cinématographique et son compatriote Michael Cimino venu présenter son roman *Big Jane*.

Les festivaliers sont passés des frissons et sucurs froides de *The others* du benjamin de la compétition pour le Lion d'or, Alejandro Amenabar (30 ans), à l'humour léger et jazzy de la dernière comédie de Woody Allen, présentée hors compétition. Deux films de genre, tous les deux situés dans les années 40.

À l'applaudimètre, Nicole Kidman, l'angoissée et angoissante mère de famille de *The others*, le premier film en anglais du *wonder boy* du cinéma espagnol, produit par Tom Cruise, l'emportait sur ses rivaux et se classe, pour l'instant, en première position pour le prix d'interprétation.

Le jeune Espagnol signe un thriller psychologique sur fond de surnaturel, qui évoque *Le sixième sens*, sans hémoglobine et sans violence, un film à l'atmosphère inquiétante qui garde son mystère jusqu'à la fin.

Grace, rigide et austère mère de famille, vit sur l'île de Jersey, noyée dans le brouillard, dans une vaste demeure isolée, avec ses deux enfants allergiques à la lumière. Le château victorien est donc plongé dans l'obscurité. Maison hantée, bruits inquiétants, portes qui claquent... Le monde fantastique d'Alejandro Amenabar est peuplé de fantômes et de zombies à visage humain.

Nicole Kidman, la Satine qui chante et danse un french cancan endiablée dans *Moulin Rouge*, a ici le regard halluciné de terreur et la frigidité glacée des héroïnes de Hitchcock et s'appelle Grace. La nouvelle Grace Kelly ?

Après la chair de poule, Woody Allen en semi « privé » aux prises avec deux blondes dans *Le sortilège du Scorpion de Jade*, a apporté une bouffée de légèreté et d'humour bienvenue avec cette comédie qui poursuit la veine de son dernier opus *Escrocs mais pas trop*.

Quant à l'Américain Richard Linklater, 40 ans, présent avec deux longs métrages, il tente sa chance à la fois pour le Lion d'or, avec le très expérimental *Waking life*, et pour le Lion de l'année avec *Tape* qui réunit à l'écran le couple à la ville Ethan Hawke et Uma Thurman.

Presse Canadienne

RIVIÈRE-DU-LOUP — Des centaines de peintres amateurs participent ce week-end à une rencontre artistique, « La marée aux 1000 vagues », à Rivière-du-Loup.

Ils ont donné hier les premiers coups de pinceau à ce qui deviendra une oeuvre gigantesque de 2000 pieds.

« Ce qui se passe ici est fantastique. C'est un exercice démocratique extraordinaire, a déclaré le peintre et sculpteur Armand Vaillancourt, président d'honneur de l'événement. Le fleuve est beau, mais il est aussi pollué et saturé de produits chimiques. Il faut protéger notre planète et des événements de ce genre contribuent à sensibiliser les gens. »

Son conseil aux artistes ? « Faites à votre tête de cochon, laissez-vous aller devant la toile et exprimez-vous. » Difficile d'être plus clair.

À ses côtés, le maire de la ville-hôtesse, Jean D'Amour, avouait candidement être plus habile en politique qu'en peinture. Heureusement, sa famille l'a aidé.

« Je n'ai vraiment aucun talent. Mon fils a peint une maison et un béluja, mais je m'aperçois que dans la globalité de la peinture, la baleine se retrouve au-dessus de la maison. C'est un béluja volant di-sons. »

Venus de la Colombie-Britannique, de l'Alberta, du Nouveau

Brunswick, du Québec et de l'Ontario, les artistes amateurs s'expriment au son d'une musique celtique entraînante, à travers ce grand happening organisé par le Musée du Bas-Saint-Laurent. « Je crois que je me suis découvert un certain talent », dit France Bougouin, qui en est à sa première participation. Comme plusieurs, elle a pu profiter des conseils de l'un des 50 artistes professionnels, appuyés par près de 300 bénévoles. Même Raoul Duguay était présent. « Je peint sur l'impulsion du moment. Je me suis préparé en regardant le fleuve. »

Pendant qu'une dame de 91 ans s'exécute sous l'immense chapiteau, les petits s'en donnent à coeur joie dans « La petite marée », un espace conçu spécialement pour eux. Clowns, amuseurs publics, musiciens, l'ambiance est résolument à la fête.

« Papa, tu mélange les couleurs », lance une petite fille.

« Je fais tout ce que je dis à ma fille de ne pas faire », répond le chef de l'Action Démocratique du Québec, Mario Dumont, répondant aux commentaires de sa petite fille de quatre ans, Angéla, qui lui faisait remarquer qu'il débordait de son espace et mélangeait les couleurs.

Parmi les dix thèmes suggérés, M. Dumont avait choisi celui de la marée. « C'est comme les sondages. Ça monte et ça descend. »

Vendredi, la danseuse contemporaine Jocelyne Montpetit a présenté une performance touchante, avec comme toile de fonds des oeuvres du peintre Marcel Barbeau. La première nation des Malécites de Viger, a offert un hommage traditionnel au fleuve.

2983674A

CINÉPLEX ODEON

PV

PRE VENTE

ACHAT DE BILLET 3 JOURS À L'AVANCE

CINÉGUICHET®

514-849-FILM (3456)

SON NUMÉRIQUE

QUARTIER LATIN

360, rue Emery (angle St-Denis) 514-849-FILM-111

SIÈGES DISPOSÉS EN GRADINS

(Sightline seating™)

PV

LE PARC JURASSIQUE (G) Dim. au Mer. 1:10;4,20;6,55

Heure limite 2 (G) Dim. au Mer. 12:35;3:05;5:15;7:30;9:35

LE COUPLE CHERI (G) Dim. au Mer. 9:20

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:45;4:30;7:15;9:55

REBELLES (13+) Dim. au Mer. 1:30;4:10;6:40;9:10

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 1:25;4:05;6:40;9:00

LA CHAMBRE DU FILS (G) (sous-titré français) (G) Dim. au Mer. 12:30;2:50;5:10;7:35;9:55

C'EST L'APOCALYPSE (13+) Dim. au Mer. 12:00;4:15;8:30

LES AUTRES (G) A L'AFFICHE SUR 2 ÉCRANS Dim. au Mer. 12:05;1:00;2:30;4:10;5:00;6:50;7:30;9:25;10:00

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE (G) Dim. au Mer. 1:15;9:30

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) A L'AFFICHE SUR 2 ÉCRANS Dim. au Mer. 1:15;4:25;7:00;9:35;9:40

CAPITAINE CORELLI (13+) Dim. au Mer. 1:00;4:00;7:00;9:45

SHREK (v. française) (G) Dim. au Mer. 2:00;4:35

ST-BRUNO

Près des Promenades St-Bruno 514-849-FILM-143

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 7:05;9:45

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 12:35;3:05;5:15;7:30;9:35

LE JOURNAL D'UNE PRINCESSE (G) Dim. au Mer. 1:15;3:55;6:55;9:25

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 12:35;2:55;5:10;7:35;9:50

ESPIONS EN HERBE (G) Dim. au Mer. 3:00;5:00

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. au Mer. 12:30;2:50;5:10;7:35;9:55

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:05;3:20;5:45;9:10

CAPITAINE CORELLI (13+) Dim. au Mer. 1:25;4:25;7:00;9:40

MAIL CAVENDISH

Mail Cavendish (angle Kildare) 514-849-FILM-122

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 12:40;2:40;4:40;7:05;9:05

AMERICA'S SWEETHEARTS (G) Dim. au Mer. 9:00

THE PRINCESS DIARIES (G) Dim. au Mer. 12:35;3:35;6:30;8:55

MER & JEU, 6:30;8:55

RUSH HOUR 2 (G) Dim. au Mer. 1:10;3:45;7:00;9:25

MER & JEU, 7:00;9:25

AMERICAN PIE 2 (13+) Dim. au Mer. 1:00;3:20;6:45;9:10

MER & JEU, 6:45;9:10

PLACE LASALLE

Angle boul. Champlain et Bishop Power 514-849-FILM-171

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 3:25;9:00

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 12:50;6:25

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 1:15;3:35;7:00;9:05

LE JOURNAL D'UNE PRINCESSE (G) Dim. au Mer. 1:10;3:35;6:50;9:25

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 1:35;4:10;7:10;9:35

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. au Mer. 1:10;3:30;6:55;9:25

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:20;3:40;6:50;9:10

LA CHAMBRE DU FILS (G) (sous-titré français) (G) Dim. au Mer. 12:30;3:50;7:10;9:20

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 1:20;3:40;6:50;9:10

LA CHAMBRE DU FILS (G) (sous-titré français) (G) Dim. au Mer. 12:30;3:50;7:10;9:20

BOUSSARD

Mail Champlain, 2151 Lapinière 514-849-FILM-141

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 3:25;9:00

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 12:50;6:25

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 1:15;3:35;7:00;9:05

LE JOURNAL D'UNE PRINCESSE (G) Dim. au Mer. 1:10;3:35;6:50;9:25

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 1:35;4:10;7:10;9:35

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. au Mer. 1:10;3:30;6:55;9:25

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:20;3:40;6:50;9:10

LA CHAMBRE DU FILS (G) (sous-titré français) (G) Dim. au Mer. 12:30;3:50;7:10;9:20

BOUCHERVILLE

Autroite 20 (sortie bou. Montargis) 514-849-FILM-144

COURSE FOLLE (G) Dim. 1:45;4:10;6:45;9:15

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. 1:45;4:10;6:45;9:15

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. 4:05;9:35

LE JOURNAL D'UNE PRINCESSE (G) Dim. 1:10;3:35;6:50;9:25

LES AUTRES (G) Dim. 1:35;4:10;7:10;9:35

LA CHAMBRE DU FILS (G) (sous-titré français) (G) Dim. 12:30;3:50;7:10;9:20

LES AUTRES (G) Dim. 1:20;3:40;6:50;9:10

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. 1:25;3:40;7:35;9:55

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. 1:35;4:10;7:10;9:35

LES AUTRES (G) Dim. 1:40;4:00;7:25;9:45

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. 1:25;9:45

CARREFOUR DORION

391, boul. Harwood, Dorion-Vaudreuil 514-849-FILM-132

COURSE FOLLE (G) Dim. 1:40;4:25;7:10;9:25

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. 1:40;4:25;7:10;9:25

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. 1:40;4:25;7:10;9:25

LE JOURNAL D'UNE PRINCESSE (G) Dim. 1:10;3:35;6:50;9:25

LES AUTRES (G) Dim. 1:35;4:10;7:10;9:35

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. 1:25;3:40;7:35;9:55

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. 1:35;4:10;7:10;9:35

LES AUTRES (G) Dim. 1:40;4:00;7:25;9:45

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. 1:25;9:45

PLAZA DELSON

900, boul. Georges-Gagné, Delson 514-849-FILM-145

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 4:20;9:45

LE JOURNAL D'UNE PRINCESSE (G) Dim. au Mer. 1:10;3:40;7:00;9:30

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 2:00;4:10;7:05;9:10

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 2:00;4:10;7:05;9:10

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. au Mer. 1:40;4:30;7:10;9:35

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:40;4:30;7:10;9:35

DAUPHIN

2396, rue Beaubien Est 514-721-6060

CRÈME GLACÉE, CHOCOLAT ET AUTRE CONSOLAT (G) Dim. 1:00;3:30;6:55;9:15

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. 1:00;3:30;6:55;9:15

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. 1:00;3:30;6:55;9:15

CINÉ-PARC ODEON BOUCHERVILLE

Transcanadienne (sortie 95) 450-655-0692

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 4:20;9:45

LE JOURNAL D'UNE PRINCESSE (G) Dim. au Mer. 1:10;3:40;7:00;9:30

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 2:00;4:10;7:05;9:10

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 2:00;4:10;7:05;9:10

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. au Mer. 1:40;4:30;7:10;9:35

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:40;4:30;7:10;9:35

CINÉ-PARC CHÂTEAUGUAY

6 km du pont Mercier 450-691-1310

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. au Mer. 1:25;3:40;7:35;9:55

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:35;4:10;7:10;9:35

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 1:40;4:00;7:25;9:45

HEURE LIMITE 2 (G) Dim. au Mer. 1:25;9:45

CINÉ-PARC LAVAL

Route 15 (sortie 14) 450-622-5555

JAY ET BOB CONTRE ATTAQUENT (13+) Dim. au Mer. 9:40

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 1:50;4:00;7:20;9:40

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:30;4:10;6:50;9:30

MORTS DE PEUR (13+) Dim. au Mer. 1:30;3:30;5:30;7:30;9:30

CINÉ-PARC ST-EUSTACHE

Autroite 15-640 Ouest (sortie 14) 450-472-6066

LA PLANÈTE DES SINGES (G) Dim. au Mer. 1:30;3:30;5:30;7:30;9:30

LES AUTRES (G) Dim. au Mer. 1:30;3:30;5:30;7:30;9:30

FOLIES DE GRADUATION 2 (13+) Dim. au Mer. 1:30;3:30;5:30;7:30;9:30

55plus

SPECIAL ANÉES

8\$ EN TOUT TEMPS

TOUTS LES JOURS

amc

22 CINÉMAS

le

FORUM

*Prix réduits non valides le lundi 3 septembre 2001.

2313, rue Sainte-Catherine Ouest (514) 904-1274

JEEPERS CREEPERS

MORTS DE PEUR

VERSION FRANÇAISE (13+)

(AUCUN LAISSEZ-PASSER)

DIM-LUN 1:15; 3:30; 6:00; 8:15; 10:30

MAR-JEU 3:00; (5:15); 7:30; 9:45

JAY ET BOB CONTRE ATTAQUENT (13+)

(Version française de JAY AND SILENT BOB STRIKE BACK)

(AUCUN LAISSEZ-PASSER DIM)

DIM-LUN 1:00; 1:45; 4:00; 4:45; 7:00; 7:45; 10:00; 10:45

MAR-JEU 1:00; 1:45; (4:00); (4:45); 7:00; 7:45; 10:00; 10:45

DRUIDS (13+)

(AUCUN LAISSEZ-PASSER)

DIM-LUN 1:55; 4:50; 7:45; 10:30

MAR-JEU 1:55; (4:50); 7:45; 10:30

THE CURSE OF THE JADE SCORPION (G)

(AUCUN LAISSEZ-PASSER DIM)

DIM-LUN 2:00; 4:45; 7:30; 10:15

MAR-JEU 2:00; (4:45); 7:30; 10:15

BUBBLE BOY (G)

(AUCUN LAISSEZ-PASSER DIM)

DIM 12:30; 2:45; 5:00; 7:10; 9:20; 11:30

LUN 12:30; 2:45; 5:00; 7:10; 9:20

MAR-JEU 2:45; (5:00); 7:10; 9:20

SESSION 9 (13+)

(AUCUN LAISSEZ-PASSER DIM)

DIM-LUN 12:35; 3:00; 5:35; 8:00; 10:30

MAR-JEU 3:00; (5:35); 8:00; 10:30

Osmosis Jones (G)

DIM-LUN 12:05; 2:25; 4:40

MAR-JEU 2:25; (4:40)

RUSH HOUR 2 (G)

(3 ÉCRANS)

DIM 12:15; 1:00; 1:45; 2:30; 3:15; 4:05; 4:45; 5:30; 6:20; 7:00; 7:45; 8:35; 9:15; 10:15; 10:50; 11:30

LUN 12:15; 1:00; 1:45; 2:30; 3:15; 4:05; 4:45; 5:30; 6:20; 7:00; 7:45; 8:35; 9:15; 10:15

MAR-JEU 1:00; 1:45; 2:30; (4:05); (4:45); (5:30); 6:20; 7:00; 7:45; 8:35; 9:15; 10:15

LA JOURNAL D'UNE PRINCESSE (G)

(Version française de THE PRINCESS DIARIES)

DIM-LUN 2:15; 4:50; 7:25; 10:05

MAR-JEU 2:15; (4:50); 7:25; 10:05

AMERICA'S SWEETHEARTS (G)

DIM-LUN 12:05; 2:30; 5:00; 7:30; 10:00

MAR-JEU 2:30; (5:00); 7:30; 10:00

LEGALLY BLONDE (G)

DIM-LUN 12:10; 2:35; 4:55; 7:20; 9:35

MAR-JEU 2:35; (4:55); 7:20; 9:35

KISS OF THE DRAGON (16+)

(AUCUN LAISSEZ-PASSER DIM)

DIM 7:05; 9:30; 12:00

LUN-JEU 7:05; 9:30

MOULIN ROUGE (G)

(AUCUN LAISSEZ-PASSER)

DIM-LUN 1:20; 4:10; 7:00; 9:50

MAR-JEU 1:20; (4:10); 7:00; 9:50

Obtenez des entrées gratuites ! Devenez membre MovieWatcher dès aujourd'hui !

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

www.amctheatres.com www.moviewatcher.com

LES ÉTOURNEAUX

amateurs de téléphones cellulaires



PIERRE GINGRAS
À TIRE-D'AILE

On savait que l'invasion du téléphone cellulaire était planétaire. Mais nul n'aurait pu prédire que le portable serait aussi utilisé par l'étourneau sansonnet.

Même si la sonnerie du cellulaire est devenue insupportable à une foule de gens, notamment dans les lieux publics, les étourneaux, eux, semblent l'apprécier beaucoup. Ils ont même commencé à l'imiter, indique une dépêche citant un porte-parole de la Société royale de protection des animaux, à Londres.

Plusieurs espèces d'oiseaux imitent divers sons, mais s'il s'agit de la sonnerie d'un téléphone cellulaire, dans 90% des cas, c'est un étourneau sansonnet qui est en cause, dit-on. Les chercheurs danois ont aussi remarqué cette tendance chez eux et chez bon nombre d'étourneaux de Copenhague, lesquels ont aussi modifié leur répertoire de chants depuis l'avènement du portable.

Artiste méconnu de la gent ailée, l'étourneau sansonnet est pourtant un imitateur hors pair. Il peut reproduire le chant d'une cinquantaine d'espèces d'oiseaux dont le moineau, le goéland argenté, le pluvier kildir, le carouge à épauettes, la mésange à tête noire, l'oriole de Baltimore, le chardonneret jaune ou encore l'affreux cri de la pintade. Il sait aussi imiter le miaulement d'un chat, l'aboïement d'un chien, le meuglement d'une vache. Il reproduit le cri et le tambourinage du pic flamboyant en tapant

sur un toit de tôle ou d'un nichoir même si son bec n'est pas conçu pour jouer de la batterie.

Élevé en captivité, l'étourneau sansonnet arrive parfois à prononcer quelques mots et à siffler des comptines. En Angleterre, au début des années 50, dans le jardin d'un certain S. H. Chalke, un étourneau sansonnet imitait si bien la sonnerie du téléphone que la maîtresse de maison était sur le point de devenir folle tellement elle avait dû décrocher le récepteur inutilement.

Un étourneau symphonique

Mais l'étourneau le plus célèbre reste probablement celui qui fut élevé par le grand compositeur Mozart. Dans le relevé de ses dépenses, le 27 mai 1784, il avait noté l'achat de l'oiseau dans une animalerie. Le compositeur aurait été charmé par le volatile qui était capable d'imiter certaines parties de son concerto pour piano No 17 en sol majeur. On ne sait toutefois comment l'oiseau avait réussi à apprendre ces notes, mais tout laisse croire qu'il avait probablement entendu Mozart siffler ou chanter ses partitions comme il en avait l'habitude.

Si on ignore l'influence qu'aurait pu exercer l'étourneau sur sa musique, Mozart semblait attaché à son oiseau de compagnie. À sa mort, le volatile fut enterré avec cérémonie et on raconte que le compositeur lui dédia un poème.

Les dispositions incroyables de l'étourneau pour l'imitation lui permettent d'ajouter une foule de sons à son vocabulaire. Il a d'ailleurs été déterminé que non seulement le répertoire des oiseaux prenait de l'ampleur avec l'âge et l'expérience, mais que ce sont justement les étourneaux les plus talentueux qui avaient le plus de chance de trouver une femelle pour assurer leur descendance.



Photo ARMAND TROTTIER, La Presse ©

Artiste méconnu, l'étourneau sansonnet s'adonne maintenant à l'écoute du téléphone cellulaire. Il en apprécie d'ailleurs la sonnerie qu'il imite très bien.

Damnés pigeons

LES PIGEONS n'ont pas bonne réputation auprès de ceux qui nourrissent les oiseaux sur leur terrain.

Certaines municipalités ont d'ailleurs interdit à leurs citoyens de nourrir les oiseaux dans leur cour justement à la suite de plaintes de voisins qui ne pouvaient plus supporter le roucoulement et les fientes de pigeons.

Il faut bien admettre, toutefois, qu'il est difficile et souvent impossible de dresser la table seulement pour quelques espèces d'oiseaux. Dans le pire des cas, il vaudra mieux fermer votre poste d'alimentation durant plusieurs semaines pour que les pigeons vous oublient. À moins d'avoir trouvé un autre endroit encore plus attrayant, nul doute qu'ils se pointeront le bec de nouveau chez vous dès que vous sortirez vos victuailles. Mais il existe quelques trucs qui à défaut de les faire fuir, pourront en diminuer le nombre.

Serge Filion, de Sainte-Adèle, se plaint justement de la présence des gros colombidés à ses mangeoires au cours de l'hiver et demande comment nourrir les oiseaux tout en évitant qu'ils ne viennent eux aussi se servir.

La question est souvent posée et les solutions proposées ne donnent pas toujours de bons résultats. D'abord, en présence de pigeons, il est préférable de nourrir les oiseaux avec des mangeoires en forme de silos dont on aura réduit la longueur des perchoirs. Il est aussi conseillé d'éviter d'offrir du maïs, un produit qu'on retrouve en grande quantité dans les mélanges de graines. Et pour cause. Il ne coûte presque rien.

Vous pourrez nourrir vos chardonnerets, sizerins et rosélins avec du chardon offert dans des mangeoires à cette fin. Impossible de voir un pigeon accroché à un silo à chardonneret. Quant aux autres espèces, on leur servira du tournesol noir, une céréale moins appréciée par les pigeons que le blé d'Inde.

Le hic, c'est qu'une bonne partie des graines offertes dans des silos ou des mangeoires suspendues tombe par terre, une invitation, bien sûr, à laquelle les pigeons ne peuvent résister. La solution idéale, mais presque impossible à mettre en pratique serait d'installer un treillis métallique près du sol, sous les mangeoires, pour éviter que les pigeons n'aient accès à cette nourriture.



Photo AP

L'appréciation des pigeons fluctue énormément parmi la population, selon qu'on est un enfant ou un amateur qui possède des mangeoires pour les oiseaux.

LE CARNET D'OBSERVATION

Après le bain, la douche

LES OISEAUX apprécient toujours un bon bain, surtout en période de canicule. Mais même s'ils ont une baignoire à leur portée, ils affectionneront aussi une bonne douche, s'ils en ont l'occasion.

Récemment, alors qu'un gicleur fonctionnait pour arroser une de mes plates-bandes, plusieurs volatiles se sont donné le mot pour profiter de l'événement. Sur une clôture, quatre rosélins familiers installés côte à côte, prenaient un plaisir évident à s'ébattre sous la douche, alors que tout près, un carouge femelle restait immobile dans une branche de confière pour se laisser mouiller. Plus loin, quelques quiscalas faisaient de même. Je vous rappelle qu'à défaut de posséder un bain d'oiseau conventionnel, une foule d'objets peuvent convenir pour offrir une peu de fraîcheur à vos préférés. Suffit d'y laisser reposer trois ou quatre centimètres d'eau. Le dessous d'un grand couvercle en plastique fera l'affaire.

Parlant de bain, Paule Robichon en a installé un sur sa terrasse, au

troisième étage. Mais ce sont les pigeons qui viennent s'y abreuver. Non seulement ils salissent l'eau, dit-elle, mais ils éloignent de toute évidence les autres oiseaux. Comment faire pour les chasser? demande-t-elle.

Petite précision: peu importe les oiseaux qui les fréquentent, un bain se salit très rapidement par les fientes et il doit être nettoyé régulièrement, souvent à tous les jours, sinon plus, du moins durant la canicule, quand les visiteurs sont nombreux. Difficile à éloigner les pigeons sans faire de même pour les autres oiseaux. À moins qu'ils soient très nombreux, ils devraient céder la place aux autres espèces, à tour de rôle, dès que leurs ablutions sont terminées.

Colibri à gorge noire

EXISTE-T-IL UN colibri à gorge rouge et noire? demandent Sylvie et Aline Boucher au sujet d'un oiseau-mouche qui arborait semblables coloris.

Rappelons que le seul colibri présent dans l'est des États-Unis et du Canada est le colibri à gorge rubis. Il existe bien un colibri à gorge

noire dans l'Ouest américain, mais le mâle arbore une bande violette sous la gorge noire qu'il serait difficile à confondre, du moins après observation attentive, à du rouge. Par contre, les reflets irisés de rouge sous la gorge de notre petit oiseau-mouche peuvent paraître parfois presque noirs, selon l'angle de la lumière.

Une Suisse qui surveille les aras

LE GOUVERNEMENT suisse veut rendre plus agréable et stimulante la vie quotidienne des animaux sauvages détenus dans les jardins zoologiques ou chez les particuliers, indique une récente dépêche de l'Agence France-Presse.

Dans la même veine, les autorités helvétiques ont aussi décrété que tout propriétaire d'aras et de cacatoès (l'agence ne précise par les espèces) devront aussi se procurer un permis. Ceux qui possèdent des iguanes de grande taille tombent aussi sous le coup de l'ordonnance. L'objectif ultime est de permettre à ces animaux de mener une vie plus active tout en favorisant leur comportement social.



Photo PIERRE McCANN, La Presse ©

En Suisse, les propriétaires de cacatoès doivent enregistrer leur oiseau de compagnie.